
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01721245 7

LA REINE VICTORIA

ET

SON JUBILÉ.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

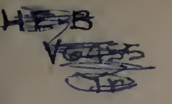
	Vols.
Causeries du dimanche, in-12 - - - - - -	1
A Travers l'Europe, in-8 - - - - - - - -	2
En Canot, in-16 - - - - - - - - - -	1
Les Echos (Poésies) in-12 - - - - - - -	1
A Travers l'Espagne, in-8 . - - - - - -	1
Conférences et Discours, in-8 - - - - -	1
Les Grands Drames, in-12 - - - - - - -	1
De Québec à Victoria, in-8 - - - - - -	1
La Reine Victoria et Son Jubilé, in-12 - -	1

SOUS PRESSE

Conférences et Discours (2ème série), in-8 -	1



La Reine Victoria en 1897.



LA
REINE VICTORIA

ET

SON JUBILÉ

PAR

A. B. ROUTHIER

Juge de la Cour Supérieure et de la Cour de Vice-Amirauté — docteur en Droit — docteur-ès-Lettres — professeur de droit International à l'Université Laval—Chevalier Commandeur et Grand'Croix de l'Ordre de Saint Grégoire le Grand —membre de la Société Royale du Canada, etc.

QUÉBEC
C. DARVEAU, IMPRIMEUR

1898

DÉDICACE

A SON EXCELLENCE

MADAME LA COMTESSE D'ABERDEEN,

Hôtel du Gouvernement

Ottawa.

MADAME LA COMTESSE,

Je demande la permission de dédier à Votre Excellence cet opuscule consacré à l'éloge de Notre Auguste et Bien-aimée Souveraine, et à la description des fêtes merveilleuses de son Jubilé de diamant.

Il me semble que je vous dois l'hommage de cette dédicace, et que vous ne pouvez me refuser l'honneur de l'accepter.

N'êtes vous pas en effet notre vice-reine ? Ne représentez-vous pas dans notre pays —non pas en autorité, mais en grâce et en dignité — cette femme étonnante qui règne sur nous depuis plus de soixante ans ?

Si elle est la plus grande Dame de ce siècle, n'êtes-vous pas la première après Elle dans la Puissance du Canada ? Voilà votre titre à ma dédicace ; et voici le mien à votre acceptation : je me plais à croire qu'une certaine confraternité nous unit, la confraternité des Lettres et de l'Eloquence, que nous cultivons tous les deux.

Daigne Votre Excellence agréer ce lien, avec l'expression de mes respectueux hommages, et de mon entier dévoûment.

A.-B. ROUTHIER.

Québec, septembre 1898.



A. B. Routhier

RÉPONSE

Cher monsieur le juge.

Vous me faites trop d'honneur, et peut-être devrais-je le refuser. Mais le puis-je vraiment ?

Dans votre dédicace si gracieuse vous associez mon nom à celui de la grande souveraine qu'il a été donné à mon mari de représenter pendant plus de cinq ans dans ce beau Canada, et spécialement pendant l'heureuse année de son jubilé de diamant ! Et vous nous faites l'amitié de rappeler à la génération présente, comme aux générations futures, ce lien dont nous et notre famille avons raison d'être si fiers, et qui nous unit à Sa Majesté.

La Reine, il n'y en a qu'une pour nous ! Et ce titre ne désignera qu'Elle pour nous, à jamais ! Elle dont le règne a vu changer la vie de ce siècle et la face de ce monde ! Elle, qui Reine et Impératrice de près d'un quart du globe a compris que le sceptre de l'amour est encore plus fort que celui de la puissance matérielle !

C'est là son vrai triomphe du jubilé d'avoir vu tous les cœurs de son vaste empire proclamer leur assujettissement à son joug formé d'affection et de dévouement. Et si l'on cherchait dans toute l'étendue de ses immenses domaines les cœurs qui lui sont les plus dévoués, on n'en trouverait nulle part de plus loyaux et de plus fidèles qu'en Canada.

Bientôt nous retournerons rendre compte de notre mission à Sa Majesté, et nous nous ferons un devoir de lui dire combien

ce pays est beau, et avec quelle sécurité elle peut compter sur la loyauté et le sincère attachement des Canadiens, et nommément des Canadiens-Français.

Il nous fait bien plaisir que ce soit vous, mon cher juge, orateur et poète, qui preniez le soin de rappeler le lien qui s'est formé entre la Reine, le Canada et nous, et d'en perpétuer le souvenir dans un livre qui ne périra pas.

Veuillez bien agréer l'expression de mes meilleurs vœux et de mon amitié très sincère.

ISHBEL ABERDEEN.

Ottawa, septembre 1898.



Ishbel Aberdeen

LA REINE VICTORIA

ET

SON JUBILÉ

—

PREMIÈRE PARTIE

—

ÉLOGE HISTORIQUE

I

SON AVÈNEMENT

L'action de la Providence dans les événements de ce monde forme souvent un contraste frappant avec celle des gouvernements terrestres.

Quand la sagesse humaine veut accomplir de grands desseins, elle prend ses mesures, fait ses calculs, choisit ses instru-

ments parmi les hommes les plus forts qu'elle puisse mettre en mouvement ; et c'est ce qu'elle doit faire. Mais en dépit de toutes ces précautions, sa prudence et sa sagesse se trouvent souvent en défaut : l'œuvre qu'elle avait en vue est manquée.

La sagesse divine, au contraire, semble mépriser toutes les habiletés des pouvoirs humains. Elle se joue des calculs et des combinaisons de l'expérience et du génie, et quand l'heure est venue d'accomplir un grand œuvre, elle choisit ses ouvriers parmi ceux qui semblent les plus faibles et les moins propres à cette grande mission.

Sans doute, en agissant ainsi, Dieu veut que les hommes reconnaissent son action, et se disent : Le doigt divin est ici L'histoire est remplie de ces événements, où les plans les mieux conçus de la politique humaine sont déjoués, et où l'action providentielle se manifeste visiblement

Ces réflexions me sont suggérées par le règne de notre grande Souveraine

Sans doute, il n'y a eu dans son accession

au trône, aucun de ces événements prodigieux qui révèlent évidemment l'intervention directe et immédiate de la Providence. Il n'y a eu aucune dérogation aux lois, et à la marche logique des événements. Ils ont suivi leurs cours naturel, et c'est en vertu de la constitution anglaise, qu'on a vu, en 1837, monter sur le trône d'Angleterre une enfant, une jeune fille de dix-huit ans, sans expérience et sans autre prestige personnel que celui de sa naissance.

Et cependant, il faut le reconnaître, son accession au trône d'Angleterre ne rentrait pas dans les prévisions ordinaires.

George IV avait six frères, et le duc de Kent, le père de Notre Souveraine, n'était que le troisième. Le duc d'York et le duc de Clarence étaient ses aînés.

Pour que cette nièce du roi pût arriver au trône, il fallait donc que ces deux derniers princes mourussent avant l'âge, et sans enfants, et que son propre père, jeune encore, et d'une santé robuste, fût ravi à son affection, par une mort tout à fait prématurée.

Rien ne pouvait faire prévoir que la petite fille, née en 1819, au palais de Kensington, fût jamais appelée au trône, suivant l'ordre dynastique.

Mais l'imprévu est précisément un des jeux de la Providence.

Par une série de ces événements, que nous appelons accidentels, tous ceux qui devaient recueillir la succession monarchique d'Angleterre disparurent prématurément.

Le duc de Kent, auquel une vigueur peu commune et une vie régulière promettaient de longues années, rentra d'une promenade par un jour de pluie, et fut soudainement pris de frisson. Son médecin lui fit subir une saignée copieuse, selon la mode du temps, et quelques jours après, le pauvre prince mourut, laissant une orpheline au berceau et une veuve inconsolée. (1)

---

(1) Il va sans dire que nous empruntons aux historiens les faits et documents historiques qui font la matière de cet éloge. Nous avons surtout

Dans les années qui suivirent, la mort parut s'acharner à la dynastie royale.

Le duc de Clarence, qui avait plusieurs enfants, les vit mourir les uns après les autres.

En 1827, le duc d'York mourut à son tour sans avoir recueilli l'héritage royal ; car George IV vivait encore. Et dix ans après, c'était le duc de Clarence, devenu Guillaume IV, qui passait de vie à trépas, sans postérité.

La princesse Victoria venait d'avoir 18 ans, justement l'âge requis par la constitution pour monter sur le trône.

Son avènement renversait bien des prévisions, et créait naturellement des alarmes. L'Angleterre traversait une époque critique, et ses ennemis durent se réjouir de

---

puisé dans le grand ouvrage de M. Castell Hopkins "*Queen Victoria, her life and reign*" publié à Toronto, en 1896, par Bradley Garretson Company.

voir une jeune fille, sortant à peine de l'enfance, prendre en mains les rênes du pouvoir suprême, et devenir à la fois la tête de l'Eglise d'Angleterre et le chef de l'Etat.

Les alarmistes voyaient dans cet avènement un signe avant-coureur de la déchéance nationale. Le sceptre était changé en quenouille, et la fière Albion revêtait les traits d'une vierge frêle, incapable de manier l'épée, comme de porter un sceptre, trop lourd pour sa main, et une couronne trop large pour son front !

Et cependant, quel démenti les événements ont donné à ces prévisions alarmantes de la raison humaine ! Quel règne fut plus grand, plus glorieux, et plus heureux pour son peuple que celui de cette femme qui a été pendant soixante ans l'incarnation de sa patrie !

Quand lord Melbourne et le duc de Wellington, debout au chevet du lit où Guillaume IV expirait, regardaient l'avenir avec anxiété, il semble que Dieu leur ait tenu ce langage :

“ Vous croyez que ce sont les hommes seuls qui dirigent les événements de ce monde ? Vous croyez que le sort des nations dépend uniquement de la puissance personnelle des princes ou de leurs ministres, et que Dieu se désintéresse de l’avenir de l’humanité ? Méditez donc les grandes leçons que je vous ai données durant ce siècle !

“ Quel homme eut jamais une puissance personnelle plus grande que Napoléon Bonaparte ? Et cependant, n’avez-vous pas vu avec quelle facilité j’ai brisé cette puissance, et par quels coups imprévus j’ai amené ce prodigieux instrument de mes desseins à se remettre lui-même entre vos mains ?

“ Eh ! bien, maintenant, admirez le contraste de mes leçons :

“ C’est à une jeune fille que je vais confier le sceptre de l’Angleterre ; c’est à ce sexe que vous regardez comme l’incarnation de la faiblesse et de l’inconstance, à la *donna mobile*, que je vais communiquer la

force et la stabilité ; et parmi les trônes renversés, les dynasties déchues, et les souverains proscrits, je vous la montrerai seule debout, comme la vivante incarnation du pouvoir assis sur ma souveraineté toute puissante ! ”

Est-ce que je me trompe ? Et ce langage que je prête à Dieu est-il vraiment téméraire ?

Montrez-moi donc durant ce siècle et même dans les siècles passés, plus de puissance, plus de gloire, et plus de stable grandeur accumulées sur une seule tête !

Fortune inouie que les revers n'empêchent pas de grandir ! Majesté inviolée que le temps ne se lasse pas de respecter, et que la souveraineté du peuple, ordinairement si mobile, entoure depuis soixante ans de ses hommages et de sa vénération !

Le XIXème siècle a été le plus fécond en merveilles dont l'histoire fasse mention, et c'est la gloire de notre auguste souveraine d'être l'une de ces merveilles.

Elle compte aujourd'hui près de quatre

cent millions de sujets ! Son royaume embrasse un quart de la surface terrestre ! Son règne couvre une période de soixante années, et il n'est pas fini !

Dans un siècle où tant de trônes séculaires chancellent, où l'on a vu crouler les pouvoirs établis les plus antiques et les plus vénérables, elle a maintenu dans la stabilité et dans la paix intérieure les saines institutions du passé et les glorieuses traditions des ancêtres.

Cherchez ailleurs et montrez-moi une reine, ou un roi, une impératrice ou un empereur, dont le règne soit comparable au sien !

Assise depuis soixante ans sur l'un des trônes les plus puissants de ce monde, elle regarde d'un œil tranquille défiler à ses pieds les événements et les hommes, comme les grandes vagues de l'Océan qui baigne son Isle.

A mesure que les années se sont déroulées devant elle comme dans un vaste panorama de tableaux vivants, elle a vu

son empire s'étendre, se développer graduellement, se peupler de races variées, et former enfin une zône immense qui entoure le globe terrestre comme une riche ceinture d'or, ornée d'émeraudes et de diamants !

Elle parle, et ses paroles deviennent des lois dans les déserts de l'Orient, sur les vastes plages du Nouveau-Monde, parmi les peuples innombrables de l'extrême Occident, et dans les contrées habitées par les antipodes.

Il y a des hommes qui sont des incarnations d'une race : Elle est l'incarnation du plus vaste empire que le monde ait connu depuis celui des Romains, et l'énergie vitale de son sang n'a pas seulement vivifié ce corps gigantesque ; elle a débordé, elle a franchi ses frontières, elle a circulé dans les maisons régnantes des nations étrangères !

A tous les trônes de l'Europe elle a fourni des princes et des princesses, des rois et des reines, des impératrices et des empereurs !

Issue d'une dynastie qui remonte par une chaîne d'ancêtres illustres jusqu'à Alfred le Grand, et au-delà, elle a été plus grande et plus puissante qu'eux tous ; et pour assurer même l'avenir à cette glorieuse dynastie, elle a échelonné sur les marches de son trône dans un tableau vivant, pittoresque et magnifique des fils, des petits-fils et des arrière-petits-fils !

Dès cet âge où les jeunes filles ont le cœur plein de rêves et les mains chargées de fleurs, elle a pris le sceptre royal d'une main ferme, et elle a rempli son cœur des graves soucis du gouvernement d'un grand royaume.

Il semble que ce rude métier de reine aurait dû l'user en peu d'années ; mais non, elle est arrivée à l'âge de soixante et dix-huit ans sans défaillance morale, ni intellectuelle, ni physique, et le sceptre lourd de la fière Albion ne tremble pas encore dans ses mains ridées !

N'est-ce pas prodigieux ?

Victoria est un nom difficile à porter

parcequ'il est plein de promesses ! Mais il a été pour notre Souveraine un nom prédestiné ; car elle a été dans toute l'étendue du mot une victorieuse !

Certes les occasions de lutte ne lui ont pas manqué, car c'est pour les reines surtout que la vie humaine est un combat. Mais la force et le courage ne lui ont jamais fait défaut, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, ni au foyer domestique, et le nombre de ses victoires est innombrable.

Que dis-je ? Elle a été victorieure même dans ses luttes contre son propre cœur ! Et la mort impitoyable qui a depuis soixante ans abattu tant de têtes couronnées a reculé jusqu'à ce jour devant cette Invincible !

II

COURONNEMENT ET INVESTITURE.

On dit que les nations ont les rois qu'elles méritent.

Si cela est vrai, on conviendra que le peuple anglais doit avoir des vertus ; car



La Reine Victoria en 1837.

la Providence lui a certainement donné durant ce siècle une grande et vertueuse reine.

C'est qu'en effet, — pour ne parler que des vertus publiques — aucun peuple n'a plus que l'Anglais le respect de la loi, de l'autorité, des traditions nationales. Aucun n'a plus que lui l'amour de son pays, et l'orgueil de sa race. Tout ce qui constitue la patrie britannique est pour lui l'objet d'une admiration sans réserve.

Sillonnez en tous sens le globe terrestre, côtoyez l'Afrique, parcourez l'Australie, les Indes et l'Amérique du Nord, et vous y rencontrerez des millions d'hommes dont chacun vous dira : " *I am a british subject* " avec la même fierté qu'on disait il y a vingt siècles : " *civis romanus sum.*"

On apprécie ce beau côté du caractère national anglais quand on voit avec quel respect ému et quelle profonde sympathie les classes dirigeantes et les classes populaires accueillirent l'avènement au trône de notre jeune et candide princesse.

Quoiqu'elle ne fût qu'une enfant, elle était le chef légitime de l'Etat, et toutes les têtes les plus élevées de l'empire s'inclinèrent devant son front virginal.

Guillaume IV venait de rendre le dernier soupir quand le Conseil Privé se réunit pour reconnaître sa nouvelle souveraine et lui présenter ses hommages.

Gréville, greffier du Conseil, a raconté cette scène solennelle et touchante. Nous résumons et traduisons librement son récit :

" La réunion était des plus imposantes, et comprenait une centaine des plus grands noms d'Angleterre, de ceux qu'on appelle les *leaders* de la nation Les plus en vue étaient le grand, l'illustre, le tant célébré duc de Wellington, les ducs de Cumberland et de Sussex, oncles de la jeune reine, le duc d'Argyle, le marquis de Lansdowne, le marquis de Salisbury, Lord Melbourne, premier ministre, le comte de Grey, Lord Lindhurst, Lord Aberdeen, Sir Robert Peel, autant de noms dont les enfants et les

petits-enfants sont maintenant les hommes du jour.

La première impression que produisit la jeune reine quand elle parut en simple toilette de deuil devant cette auguste assemblée fut irrésistible, et ce fut un concert de louanges et d'admiration pour la distinction de ses manières et de sa tenue, et pour la grâce de sa personne.

Avec toute la candeur d'une jeune fille, mais sans embarras ni timidité, elle salua les nobles Seigneurs, et d'une voix claire et distincte, elle leur lut ce discours :

“ La mort de sa Majesté, mon oncle bien-aimé, inflige à la nation une perte douloureuse, et m'impose, à moi, le grave devoir de présider au gouvernement de cet empire.

“ Cette tâche redoutable m'est imposée si subitement, et dans un âge si précoce que je me sentirais écrasée sous le fardeau si je ne comptais sur la divine Providence. C'est elle qui m'a appelée ; c'est elle qui me donnera la force nécessaire et qui me fera puiser dans la pureté de mes intentions et

dans mon zèle pour le bien du pays l'appui et les ressources qui n'appartiennent généralement qu'à la maturité et à l'expérience.

" Je mets ma confiance absolue dans la sagesse du Parlement et dans la loyauté et l'affection de mon peuple. C'est d'ailleurs un grand avantage pour moi de succéder à un souverain qui a toujours su respecter les droits et les libertés de ses sujets, et travailler au perfectionnement des lois et des institutions, de manière à mériter l'attachement et la vénération de tous.

" Elevée en Angleterre, sous les soins tendres et éclairés de la plus affectionnée des mères, j'ai appris dès mon enfance à respecter et aimer la constitution de mon pays natal.

" L'objet de mes constants efforts sera de maintenir la religion établie, et d'assurer à tous en même temps la pleine puissance de la liberté religieuse.

" Toutes les classes de la nation peuvent compter que je protégerai leurs droits, et

que je ferai tout en mon pouvoir pour promouvoir leur bien-être et leur bonheur."

Ce petit discours fut si bien dit que tous les grands Seigneurs furent étonnés et ravis. Ils ne pouvaient se lasser, dans les jours qui suivirent, de vanter à la fois la modestie et la distinction, la grâce et la dignité de la jeune souveraine, et surtout cette calme possession d'elle-même, dont elle venait de faire preuve, et qui laissait pourtant deviner une profonde émotion intérieure.

Le lendemain eut lieu la proclamation en présence d'une immense multitude, assemblée devant le palais de St. James.

Debout dans une fenêtre ouverte du palais, vêtue de longs habits de deuil ornés de dentelle blanche, et entourée de toute sa Cour, elle fut alors proclamée " Notre seule légitime Souveraine Dame Victoria I, Reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande, défenseur de la foi ! " Aussitôt toutes les fanfares firent résonner au loin l'hymne national, les canons du Parc et de la Tour

tonnèrent,et des milliers de voix remplirent l'air de leurs acclamations prolongées !

Cette fois, la jeune reine ne put contenir son émotion devant cette scène si grandiose et si pathétique. Elle se tourna vers sa mère, et se jeta dans ses bras en pleurant à chaudes larmes.

Madame Browning a commémoré ce touchant épisode dans les vers suivants, que nous traduisons : (1)

" Que Dieu te garde, ô reine qui pleu es ! Tu seras notre souveraine bien-aimée ; car tes douces larmes nous ont touchés plus qu'un sceptre tyrannique n'aurait p1 le

---

(1) God save thee, weeping Queen !
Thou shalt be well beloved ;
The tyrant sceptre cannot move
As those pure tears have moved !
The nature in thy eyes we see
Which tyrants cannot own,
The love that guardeth liberties.
Strange blessing on the nation lies
Whose Sovereign wept,
Yea, wept to wear a crown !

faire. Nous voyons dans tes yeux cette nature aimante, que les tyrans n'ont pas, et qui protégera nos libertés. Bienheureuse la nation dont la souveraine pleure, oui, pleure de porter une couronne ! "

C'était un début de règne plein de grandeur, et il témoignait éloquemment de la vénération qu'inspire l'autorité à cette noble aristocratie anglaise, la plus fière qui existe au monde.

Rappelons une autre manifestation populaire le jour où sa Majesté alla pour la première fois dissoudre le Parlement. Il nous semble intéressant d'évoquer ces souvenirs lointains à cause du contraste qu'ils présentent naturellement à l'esprit.

Donc, il y a soixante ans, par un beau jour de la fin de juin, une immense multitude encombrait les rues de Londres qui conduisent du palais de Buckingham au palais de Westminster, et des milliers de voix poussaient jusqu'au ciel leurs acclamations de joie et de triomphe. Une longue procession dans laquelle étaient représentés

tous les grands corps de l'Etat, et toutes les classes de la nation défilait en cadence au son des fanfares éclatantes. Mais dans cet océan de têtes il y avait une figure vers laquelle tous les regards convergeaient et qui était évidemment l'unique centre d'attraction de cette nébuleuse humaine en mouvement !

C'était une jeune fille resplendissante de jeunesse et de beauté que toute la nation saluait comme l'honneur et l'espérance de la patrie et proclamait sa légitime souveraine.

Et voici qu'après soixante ans des foules innombrables envahissent toutes les grandes rues de la plus grande ville du monde, et regardent émerveillées défiler un cortège, tel qu'on n'en a jamais vu, accompagnant encore et acclamant la même souveraine ! Et ce n'est pas eeulement la nation anglaise qui compose cette suite incomparable ; presque tous les peuples du monde y sont représentés.

Mais l'auguste souveraine cherche vaine-

ment dans son entourage les figures d'autrefois.

Où sont donc les grands généraux qui caracollaient il y a soixante ans autour du carosse royal ? Où sont les ministres illustres qui l'avisaient alors, et ceux qui leur ont succédé dans cette longue suite d'années ? Où sont les diplomates étrangers, les ambassadeurs et les princes qui vinrent alors lui présenter leurs hommages ?

Tous sont allés dans un monde meilleur. Elle seule vit et règne encore, et les grands personnages qui sont aujourd'hui à ses côtés n'étaient pas nés, pour la plupart, quand elle était déjà reine !

Que d'enseignements dans les rapprochements à faire entre ces deux âges de la vie de notre héroïne : 18 ans, et 78 ans !

Quelles leçons ne trouvons-nous pas, par exemple, dans les cérémonies du couronnement et de l'investiture de Notre Auguste Souveraine !

C'est dans l'antique et splendide abbaye

de Westminster que cette grande solennité eut lieu avec une pompe et une magnificence indescriptibles.

C'était l'archevêque de Cantorberry, primat d'Angleterre, qui officiait, et voici les paroles pleines de mystère et de grandeur qu'il prononçait pendant qu'il oignait d'huile sainte la tête et les mains de la jeune reine :

" Recevez l'onction sainte comme les rois et les prêtres et les prophètes la recevaient jadis.

" Comme Salomon fut sacré roi par le prêtre Zadoc et le prophète Nathan, soyez vous-même par la vertu de cette onction bénie consacrée Reine de ce peuple que le Seigneur Votre Dieu vous donne à gouverner.

" Au nom du Père, du Fils, et du Saint Esprit, Amen ! "

Quel sublime langage que ces antiques formules du sacre des rois ! Et qui donc osera dire qu'il n'y a là que des mots ? Qui donc n'attachera aucune importance à ce

pacte solennel entre le peuple et le souverain, avec Dieu pour témoin, pour garant, et pour vengeur de la foi violée !

Et après le sacre venait l'investiture. Après l'avoir consacrée au service de la nation, Dieu, agissant toujours par son ministre, revêtait la reine de tous les signes sensibles du pouvoir souverain. Il la ceignait de l'épée d'Etat, instrument de la justice ; il mettait à son doigt l'anneau royal, symbole de son alliance avec le peuple ; Il plaçait dans sa main le sceptre, emblème de l'autorité, et sur sa tête la couronne, insigne de la souveraineté !

En admirant le symbolisme de ces cérémonies dont j'abrège le récit, je me rappelle le cérémonial différent dicté par Napoléon I pour son propre sacre. Le grand empereur n'avait pas voulu accepter celui de l'Eglise, et il en avait lui-même réglé certains détails dont le plus important était l'investiture du diadème.

Au lieu de laisser le Souverain-Pontife poser la couronne sur son front, il l'avait

prise dans ses mains et posée lui-même sur sa tête, comme pour attester aux yeux du peuple qu'il est lui-même la source du pouvoir et de la souveraineté.

Notre Auguste Souveraine fut plus chrétienne, et, reconnaissant que le pouvoir vient de Dieu, elle avait voulu en recevoir tous les emblêmes de celui qui était à ses yeux le représentant de Dieu sur la terre.

Aussi la couronne fut-elle plus solide à son front ; et jamais elle ne le fut plus qu'aujourd'hui, après soixante ans de règne!

III

SES DÉBUTS

A la date de son accession au trône, il ne manquait pas de points noirs à l'horizon, et les pessimistes se demandaient si la main d'une femme saurait bien tenir le sceptre avec la fermeté requise par les circonstances.

A tort ou à raison, la monarchie avait

perdu un peu de son prestige sous les rois précédents.

Des mécontentements intérieurs se manifestaient, et les pronostics de troubles extérieurs étaient menaçants.

Mais la jeune reine avait toutes les qualités qui pouvaient lui gagner la faveur populaire.

Elle était digne et sympathique. Elle était belle et sage. Elle était douce et ferme. Elle avait le sentiment de sa lourde responsabilité, et elle apportait dans l'accomplissement de ses hautes fonctions une intelligence et une maturité qui étonnaient les hommes d'Etat, en même temps que sa candeur et sa grâce captivaient les cœurs.

Les vétérans de l'armée se proclamaient ses chevaliers dévoués; ceux de la politique vantaient sa tenue, ses paroles et ses actes. Les poêtes chantaient ses charmes personnels, et le grand orateur qui se nommait O'Connell disait que pour la défendre la verte Erin lui donnerait volontiers 500,-000 Irlandais.

Un de ses premiers actes révéla toute la bonté de sa nature et la spontanéité de son tempérament. Le duc de Wellington vint lui présenter à signer une sentence de mort prononcée par une Cour martiale contre un déserteur de l'armée :

— N'y a-t-il rien à dire en sa faveur, demanda-t-elle ?

— Rien, répondit le duc de Fer, il a déserté trois fois.

— Oh ! Je prie Votre Grâce d'y réfléchir encore.

— Eh ! bien, Votre Majesté, il est certainement un mauvais soldat ; mais on m'a dit que dans sa maison privée il avait un bon caractère.

— Oh ! merci, s'écria la jeune reine, et d'un trait rapide elle écrivit : " Pardonné " et signa.

Une année de règne était à peine écoulée qu'on lui reconnaissait un sens politique remarquable, de la discrétion, et une bienveillance qui ne dégénérait pas en faiblesse.

Car elle savait vouloir, et elle l'a prouvé bien des fois.

Elle a toujours su faire comprendre à ses ministres qu'elle n'était pas un automate propre à signer des ordres-en-conseil.

Un jour, son premier ministre, après l'avoir pressée vainement de sanctionner un certain document, lui dit :

" Après tout, cela n'est pas d'une très grande importance."

— Il est pour moi, répliqua-t-elle vivement, de la plus haute importance de ne pas signer un document avant de le connaître parfaitement."

La constitution anglaise est monarchique de nom, mais elle est démocratique au fond.

Il ne faut pas perdre de vue ce double caractère, si l'on veut mesurer justement la place qu'y occupe le Souverain.

D'un côté, on jugerait que cette place est immense si l'on tenait compte du nombre des fonctions officielles que la pratique

constitutionnelle lui impose ; et ce serait une erreur.

Mais d'un autre côté, on se tromperait également si, posant le principe que ce sont les ministres qui gouvernent, on en concluait que le souverain n'exerce aucun pouvoir, ni aucune influence.

Sans doute, il ne peut rien faire seul, sauf les coups d'autorité, ou les coups d'Etat. Mais aussi on ne peut rien faire sans lui ; et les occasions ne manquent pas où l'on est forcé d'admettre qu'il n'est pas un rouage inutile dans le mécanisme gouvernemental. A l'heure des conflits sociaux il est même de nécessité absolue ; car il devient alors le principal instrument de la paix et de l'harmonie sociales.

Observons encore qu'une des plus grandes qualités de la constitution britannique est son élasticité.

Or c'est au souverain qu'il appartient de mettre en action cette élasticité, dans l'application qu'il en doit faire aux variations des besoins populaires, au développe-

ment des idées, et à la marche des événements, tantôt pour étendre le champ de la liberté et tantôt pour le restreindre.

On comprend dès lors que les fonctions royales sont loin d'être une sinécure, ou une besogne de routine. On comprend à quels graves problêmes le souverain doit faire face dans certaines occurrences.

La nouvelle reine ne fut pas longtemps sans envisager toutes les difficultés du devoir de rêgner.

IV

SON ROMAN

Sur l'un des trônes les plus puissants du monde une jeune fille de dix-huit ans était donc assise, entourée d'admiration et d'hommages.

Comment allait-elle se garder de tous les dangers d'une si haute fortune ?

Comment cette couronne si large pour son front n'allait-elle pas tomber comme

un bandeau sur ses yeux et la rendre aveugle ?

Comment le pernicieux vocabulaire de la flatterie sans cesse murmuré à son oreille n'allait-il pas troubler son esprit si jeune encore, et corrompre son cœur de femme ?

Comment continuerait-t-elle d'aimer le parfum des vertus modestes au milieu des cassolettes d'encens que de nombreux thuriféraires balançaient devant elle ?

Telles étaient les questions que se posaient sa digne mère, la duchesse de Kent, et son oncle, le roi Léopold de Belgique, qui lui avait servi de père et qu'elle aimait tendrement. C'est sur le mariage qu'ils comptaient pour dissiper leurs anxiétés.

Sans doute la jeune reine y avait elle-même songé avant son accession au trône. Mais elle était maintenant tellement absorbée par ses nouveaux et importants devoirs, et par les amusements et les plaisirs de la cour, qu'elle ajourna d'elle-même tout projet à cet égard avec une détermination bien arrêtée.

Le choix d'un mari était d'ailleurs une chose délicate et difficile.

Elle ne pouvait pas épouser un roi, à cause des conflits dynastiques, politiques et internationaux, qu'un tel mariage eut fait naître.

Certes, les prétendants princiers ne manquaient pas ; mais la jeune reine n'entendait pas qu'on lui dictât son choix, et elle avait la prétention de faire un mariage d'amour.

Un mariage d'amour pour une reine, servante de son peuple, esclave de la diplomatie, et pupille d'un gouvernement, était-ce donc possible ?

Oh ! sans doute, c'est un roman qu'on voit tous les jours en action parmi les gens du peuple. Elles sont belles les fiançailles des humbles ! C'est le printemps, c'est l'aurore, c'est la jeunesse, c'est la fleur de la vie ! Tout sourit, tout chante, tout est lumière autour des fiancés !

Mais il en est autrement du mariage des rois et des reines. Ce n'est pas leurs cœurs

qu'ils doivent consulter, mais l'intérêt de l'Etat et l'avenir de la nation.

Il faut éviter tout lien qui pourrait donner lieu à des complications politiques. Il faut rechercher des alliances personnelles, qui soient en même temps des alliances internationales.

Cependant, parmi les princes qui aspiraient à la main de la jeune souveraine il en était un qu'elle avait déjà remarqué. A titre de neveu, il avait passé plusieurs semaines au palais de Kensington chez sa tante, la duche-se de Kent, alors que la princesse Victoria, sa cousine, n'avait que dix-sept ans ; et une douce intimité s'était dès lors établie entre les deux jeunes gens.

Etait-ce de l'amour ? Non, pas encore ; c'en était la première aube peut-être, et, quand le jeune prince s'en retourna en Allemagne, il emporta le souvenir de la gracieuse et aimable princesse, qui deviendrait reine un jour peut-être.

Ce jour-là ne paraissait pas alors aussi

prochain ; car ce fut dès l'année suivante qu'elle monta sur le trône.

Or, parmi les lettres de félicitations qu'elle reçut à cette occasion, s'en trouvait une du prince Albert qui l'appelait *sa très chère cousine* et qui lui disait : " Vous êtes maintenant la reine du plus puissant royaume de l'Europe. Vous tenez dans vos mains le bonheur de millions de sujets. Puisse le ciel vous assister et vous donner la force nécessaire dans votre haute et difficile mission . . . . Puis-je vous prier de penser quelquefois à vos cousins de Bonn, et de leur continuer cette bienveillance que vous leur avez témoignée jusqu'à présent : Soyez assurée que nos cœurs sont toujours avec vous . . . ."

Cette lettre réservée, mais qui trahissait une certaine émotion éveilla-t-elle quelque tendresse au cœur de la *très chère cousine ?* Nous l'ignorons.

Mais le prince avait des appuis influents dans la duchesse de Kent et le roi Léopold. Il était agréé par eux, et tous deux soi-

gnaient d'autant mieux son intérêt qu'ils agissaient avec discrétion, sans importunité ni pression hors de saison, convaincus que l'amour viendrait dès qu'on pourrait lui ouvrir la porte.

Seulement Sa Majesté ne semblait pas du tout pressée d'ouvrir sa porte à l'amour, qui sait très bien entrer par les fenêtres d'ailleurs, et elle avait déclaré à son oncle qu'elle ne s'occuperait pas de cette question de mariage avant quatre ans.

Deux années s'écoulèrent ainsi ; et le prince Albert, toujours en Allemagne, ne se posait plus en prétendant, lorsqu'il fut invité, avec son frère aîné, devenu depuis le duc de Saxe-Cobourg Gotha, à passer quelque temps au château de Windsor.

C'était le roi Léopold qui avait préparé ce rapprochement, comptant sur les charmes personnels et les solides qualités de son neveu pour faire la conquête de cette reine de vingt ans, qui se montrait rebelle au mariage.

On était au commencement d'octo

1839 ; et ceux qui ont visité Windsor à cette saison de l'année imagineront facilement quel séjour enchanteur il dut paraître à l'hôte princier de Sa Majesté.

Les amusements au Château, les réceptions, les courses à cheval dans l'admirable parc qui s'étend aux portes de la petite ville, les promenades à pied sous les grands arbres, dans les allées tapissées de feuilles jaunies, les causeries intimes au coin du feu, le soir.... que d'occasions propices aux piéges de l'amour !

La gracieuse souveraine y fut prise ; et bientôt elle entrevit la possibilité de ce mariage d'amour qu'elle avait rêvé.

“ Albert, écrivait-elle à son oncle, est d'une beauté frappante. Il est très aimable, et sans affectation. Pour tout dire en un mot : c'est un fascinateur.”

De son côté, le prince fut en peu de jours profondément épris. Et comme la position de celle qu'il aimait lui interdisait une demande en mariage il attendit qu'elle lui ouvrit elle-même son cœur.

Un, jour, au retour d'une chasse, on vint lui dire que Sa Majesté désirait le voir à sa chambre. Il s'y rendit avec empressement, et trouva l'aimable reine plus sérieuse que d'ordinaire, et un peu nerveuse.

Quelles paroles furent alors échangées entre ces deux cœurs, si bien faits l'un pour l'autre ? Nous ne le saurons probablement jamais. Ce qui est certain, c'est qu'elle lui offrit sa main, et qu'il l'accepta, avec un bonheur indicible.

Le même jour, elle écrivait à son cher oncle de Belgique :

" Cette lettre, j'en suis sûre, va vous faire grand plaisir. . . Ma décision est prise, et je l'ai communiquée à Albert ce matin. La chaude affection qu'il m'a montrée a gagné mon cœur. Il me semble une *perfection*, et j'ai devant moi la perspective d'un très grand bonheur. . . . Je l'aime plus que je ne puis dire, et je ferai tout en mon pouvoir pour amoindrir le sacrifice qu'il va me faire -- car c'est à mon avis un sacrifice pour lui — Il me parait avoir beaucoup de

tact, et c'est une qualité bien nécessaire dans la position qui va lui être faite ? Ces derniers jours ont passé comme un rêve pour moi, et je suis tellement désorientée que je sais à peine ce que j'écris ; mais je me sens très heureuse. . . "

Au château comme dans la mansarde, dans la bouche des reines comme dans celles des paysannes, le langage de l'amour est toujours le même. Le bien-aimé est toujours une *perfection*, et l'amour est si fort, le bonheur si grand, qu'on ne peut pas les exprimer. . . .

De son côté, le prince écrit au baron Stockmar qui a présidé à son éducation dans des termes presque identiques. Lui aussi est *éperdu, et ne sachant comment exprimer les sentiments* qui le dominent, il cite ces deux vers :

" Heaven opens on the ravished eye
" The heart is all entranced in bliss : "

" Le ciel est ouvert devant mon œil ravi, et mon cœur est plongé dans une extase de félicité."

Le mois qui suivit fut une succession de fêtes et d'amusements, alternant avec les tête-à-tête de l'intimité, et les épanchements d'un amour grandissant.

Le vieux château fort était devenu un palais de fée, le donjon un nid d'amour, et l'Angleterre une île de Calypso. Mais le prince était de ces hommes qui savent se commander eux-mêmes, et, quand vint le jour du départ, il ne fut pas nécessaire de le jeter à la mer comme Télémaque, quoique son cœur fût déchiré.

La correspondance remplaça les doux tête-à-tête, et le futur époux de la gracieuse reine écrivait à sa fiancée :

" Que je sois l'objet de tant d'amour et de dévouement est quelque chose qui me surpasse et que je puis à peine réaliser. Le sentiment qui me domine est celui-ci : Que suis-je pour mériter une telle félicité ? Car c'est un excès de bonheur pour moi que de vous être si cher.... Toutes mes pensées sont constamment avec vous, et les heures privilégiées que j'ai passées dans votre

intimité sont les points rayonnants de ma vie...."

Le 23 novembre 1839, Sa Majesté convoqua le Conseil Privé au palais de Buckingham ; et, quand les membres furent réunis au nombre de plus de quatre-vingt, la jeune et jolie souveraine parut devant eux, vêtue d'une simple robe de matin, mais portant à son bras un bracelet où se trouvait encadré le portrait du prince Albert.

D'une voix douce, mais claire et sonore, elle leur lut une déclaration par écrit, qui tremblait dans ses mains, leur annonçant son intention d'épouser le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha :

" Profondément pénétrée, leur disait-elle de la solennité de l'engagement que je vais contracter, je n'en suis pas venue à cette détermination sans avoir mûrement réfléchi, et sans m'être convaincue qu'avec les bénédictions de Dieu Tout-Puissant ce grand acte de ma vie assurera mon bonheur

domestique, et servira les intérêts de mon pays."

L'impression que la jeune reine éprouva dans cette occasion solennelle est consignée dans la note suivante de son journal : " J'entrai. La chambre était remplie, et je connus à peine ceux qui étaient là. Je vis bien lord Melbourne qui me regardait affectueusement avec des larmes dans les yeux. Je sentis que mes mains tremblaient ; mais je ne fis pas une faute en lisant ma déclaration, et quand ce fut fini je me sentis bien heureuse...."

Cette déclaration dut être renouvelée devant le Parlement assemblé, le 16 janvier suivant, 1840, et dès le lendemain les ennuis constitutionnels commencèrent.

Des malentendus et des préjugés se firent jour dans les rangs des tories qui suscitèrent mille embarras au gouvernement, quand ce dernier voulut faire voter une allocation au prince, et fixer au moyen d'une loi sa place dans la liste de préséance, immédiatement après la Reine.

Le ministère, qui n'était pas fort, dut abandonner son projet de loi au sujet de la préséance, et réduire l'allocation proposée de 50,000 à 30,000 louis sterling.

En apprenant ces nouvelles, le prince fut péniblement affecté ; et il écrivit à Sa Majesté pour lui exprimer ses regrets, mais il ajoutait : " tant que je posséderai votre amour on ne réussira pas à me rendre malheureux."

Le mariage fut célébré, le 10 février 1840, dans la chapelle royale du palais de Saint James.

Je n'en veux noter qu'un petit incident caractéristique.

Avant la cérémonie, le primat d'Angleterre alla demander à Sa Majesté s'il ne conviendrait pas de retrancher du cérémonial la question suivante, qui doit être posée à la future épouse : " *Wilt thou obey him and serve him ?* "

Sa Majesté répondit sans hésiter : " c'est mon désir d'être mariée, non pas comme une reine, mais comme une femme."

Mais la reine était inséparable de la femme ; et cette suprême dignité, qui, semble-t-il, aurait dû mettre le comble au bonheur de ce couple fortuné, fut au contraire semblable à ces nuages qu'on voit quelquefois dans les plus beaux jours passer sur le soleil.

C'est en effet cette dignité royale de son épouse qui rendait anormale la position du Prince Consort.

Il représentait l'autorité domestique dans la famille royale ; mais dans le gouvernement il n'était rien.

A cause de son origine allemande, le père des rois futurs de l'Angleterre ne pouvait pas même, d'après la constitution, être considéré comme un loyal sujet de Sa Majesté britannique ! Tenu d'obéir à la reine, il avait droit de commander à l'épouse, et il se trouvait ainsi à la fois son sujet et son chef !

On imagine facilement toutes les complications qu'une telle anomalie devait faire surgir, surtout quand les deux époux pa-

raissaient en public, et dans les relations de la reine avec ses ministres.

Quelque parfaites que soient les constitutions humaines elles ont inévitablement leurs lacunes et leurs insuffisances.

Selon la marche des événements, il semble tantôt qu'elles donnent trop de garanties à l'autorité, et tantôt qu'elles laissent à la liberté un champ trop vaste. Un jour c'est le pouvoir populaire qui est l'idéal, et un autre jour c'est le pouvoir personnel du souverain.

Ces variations inévitables dans l'opinion publique produisent souvent des frottements désagréables, et même dangereux, entre le souverain, ses aviseurs et le parlement.

Or ces embarras sont naturellement plus graves, quand c'est une femme qui est reine, et quand son mari ne peut être le roi.

Heureusement, le Prince Consort n'était pas un homme ordinaire, et il possédait toutes les qualités requises dans la posi-

tion difficile qui lui était faite par la constitution.

Son esprit supérieur et son tact lui firent comprendre : que son individualité propre devait se fondre si bien dans celle de son épouse que cette dernière fût seule apparente ; qu'il ne devait jamais réclamer aucun pouvoir pour lui-même, ni assumer aucune responsabilité séparée devant le public ; qu'il devait se tenir au courant de toutes les questions sociales, politiques et internationales, afin de pouvoir assister la reine de ses conseils, être son *aviseur confidentiel*, son *ministre permanent* mais *invisible.*

L'histoire dira que le Prince Consort sut remplir à merveille ce rôle plus difficile que celui d'un roi.

Mais pour lui faciliter sa tâche, et lui adoucir les ennuis de cete position effacée, il avait l'amour.

Ecoutez ce que sa royale épouse écrivait de lui au baron Stockmar : " Il ne peut



Le prince de Galles a l'age de 7 ans.

existér sur terre un être plus pur, plus noble, et qui me soit plus cher."

Cette admiration et cet amour ne furent pas altérés par le temps; et les embarras constitutionels que nous avons indiqués ne purent pas troubler le bonheur domestique de ces deux êtres si bien faits l'un pour l'autre.

La mort elle-même a pu briser leur existence commune, mais n'a pu séparer leurs âmes.

V

SES DEUILS

Comme le commun des mortels, les rois subissent le sort commun des vicissitudes humaines, et les portes de leurs châteaux forts et leurs sentinelles n'empêchent pas la mort d'entrer.

Quelque heureuse, quelque bénie, que puisse être la vie que la Providence leur fait quelquefois, elle n'est jamais sans

épreuves. Que dis-je ? La vie humaine n'a de mérite que par l'épreuve, et les rois en ont plus besoin que tout autre.

Pour savoir règner il faut savoir souffrir ; car la souffrance est la grande école où se forment les miséricordieux et les justes ; et la miséricorde et la justice doivent être les principales vertus des rois.

La Providence a souvent envoyé cette grande institutrice aux palais de notre Souveraine, et les leçons du malheur n'ont pas manqué à son éducation. Comme femme, comme épouse, comme mère, comme reine, elle a souvent et beaucoup souffert.

La souffrance est le critérium de la vraie grandeur et du vrai mérite. Voulez-vous que je reconnaisse vos vertus ? dites-moi ce que vous avez souffert. Quand le Christ a voulu se faire reconnaître par saint Thomas, il lui a montré ses plaies. Voilà le modèle à imiter. Et voilà sans doute aussi la raison de l'affection sincère et profonde du peuple anglais pour sa souveraine. Allez au fond des choses, et vous verrez que

le vrai fondement de la sympathie que les sujets éprouvent quelquefois pour leur roi est dans la communauté de souffrance.

Un peuple qui souffre ne saurait aimer longtemps un souverain qui serait toujours heureux. Mais si des épreuves douloureuses viennent assaillir celui qui gouverne, et sont acceptées par lui avec résignation, un courant sympathique s'établit irrésistiblement entre ce cœur souffrant et celui de la nation. L'affection s'ajoute à la loyauté; le respect devient du dévoûment; et ces sentiments assurent la stabilité du trône et de l'Etat. Et puis, qui sait s'il n'y a pas entre les peuples et les gouvernements une espèce de solidarité dans les fautes, et de réversibilité dans les mérites? Qui sait combien de larmes ont été épargnées à leurs sujets par les pleurs des rois et des reines?

Ne faut-il pas d'ailleurs que Dieu leur envoie de temps en temps des afflictions profondes, afin que l'exaltation de la puissance et les joies des biens de la terre ne

leur fassent pas oublier le Roi des rois, et la Patrie des patries ?

C'est pour cela sans doute qu'après avoir gravi les suprêmes sommets de la prospérité, notre grande souveraine à dû descendre dans les abîmes du malheur. Hélas ! il lui a fallu connaître ces extrémités de la vie terrestre, et elle a compris que la destinée humaine ne saurait s'accomplir toute entière sans passer de l'une à l'autre. Elle a compris que l'on ne peut apercevoir le but vrai de la vie sans descendre, à la suite de l'être aimé, les marches du sombre escalier qui conduit à la mort.

Son bonheur n'était pas d'être reine. Elle l'a été cependant, comme elle devait l'être, et elle l'est encore. Mais bien souvent le pouvoir a été pour elle un pénible devoir. Bien souvent le manteau royal qui couvrait ses épaules lui a semblé une robe de Nessus.

Aussi le déposait-elle avec bonheur, quand ses devoirs d'Etat lui permettaient de jouir un peu du foyer domestique. C'est

là qu'elle se trouvait bien mieux assise que sur le trône. Vingt ans de vie commune n'avaient fait que resserrer davantage la douce chaine qui l'unissait à son époux, et pour la reposer des graves soucis de la politique et des ennuis du gouvernement, elle avait pu goûter toutes les douceurs de l'amour conjugal, et toutes les joies de la maternité.

Hélas ! un jour néfaste vint où elle put dire à celui qu'elle aimait si tendrement ces paroles de Juliette à Roméo : " Tu es bien pâle aujourd'hui ; tu m'apparais comme un mort au fond d'une tombe ! " Un jour vint où leur duo harmonieux fut à jamais interrompu, et où la chambre nuptiale devint pour toujours solitaire !

Ce fut la grande épreuve de sa vie. Elle se sentit frappée en plein cœur, et l'astre de ses jours, encore à son zénith, fut soudainement enveloppé d'ombres épaisses qui ne se dissipèrent jamais complètement.

Jusque-là sa vie était restée tournée vers l'orient, illuminée des feux de l'aurore, em-

l ellie par les promesses et les espérances de l'avenir. Mais à dater de ce jour néfaste elle s'est tournée vers le couchant, drapée dans ses longs voiles de deuil, comme si le déclin final était déjà venu couvrir sa route des ombres grandissantes du soir.

Sa douleur fut aussi profonde que sa perte était irréparable. Ce n'était pas seulement le plus cher des époux qu'elle pleurait, c'était le plus sage, le plus sincère, le plus habile des conseillers, qu'elle perdait. C'est alors surtout qu'elle les trouva onéreuses les multiples fonctions de la royauté. Elle n'eut pas même le repos qui lui semblait si nécessaire dans son immense malheur.

Ses devoirs publics furent doublés ; et quand elle aurait voulu pleurer dans la solitude, il lui fàllait à chaque instant essuyer ses larmes, chasser le souvenir de celui qui n'était plus là, pour entendre ses ministres, étudier leurs rapports, parcourir leurs dépêches, discuter avec eux les documents soumis à sa sanction.

Que toute cette vie officielle lui était pénible ! Et pourtant ce travail incessant qu'elle lui imposait n'était-il pas en même temps un soulagement, puisqu'il détournait sa pensée de son affreux malheur ?

Mais ce fut dans les œuvres de charité qu'elle sut trouver de meilleures consolations. Le prince était mort en décembre 1861, et dans la même année elle avait vu mourir sa mère. Dans l'été qui suivit, elle alla passer quelque temps au château de Balmoral, et ceux qui l'ont vue alors ont raconté qu'elle y consacrait ses journées à soulager les pauvres et les souffrants.

Au surplus, des liens puissants la retenaient encore à la terre. Si la chambre conjugale était vide, la chambre des enfants était bien remplie. C'est bien à elle qu'on aurait pu appliquer les paroles de la sainte écriture : " Ses enfants se lèveront et l'appelleront bienheureuse. " Sa fille ainée avait épousé trois ans auparavant le prince Frédéric de Prusse, qui devint plus tard empereur d'Allemagne. Mais ses

quatre filles et ses quatre fils grandissaient autour d'elle.

C'est à l'éducation de cette belle famille qu'elle consacra dorénavant tout le temps qui n'était pas absorbé par ses devoirs de reine. La veuve resta inconsolable, mais la mère goûta les pures joies que procure l'amour filial.

Dès l'année suivante (1862), sa seconde fille, la princesse Alice, épousa le grand duc de Hesse, et devint plus tard la mère de celle qui est ajourd'hui l'impératrice de Russie ; et le prince de Galles se maria avec la gracieuse et jolie princesse Alexandra de Danemark, qui est devenue si populaire en Angleterre.

Au millieu des soucis de la vie de famille, et des mille tracasseries de la royauté, elle avait donc encore des jours de soleil ; et les années succèdèrent aux années, sans apporter dans son intérieur d'autres changements que les mariages successifs de ses enfants.

Mais le bonheur des mères n'est pas plus

durable que celui des épouses, et les deuils maternels vinrent s'ajouter à celui de son perpétuel veuvage.

En 1878, elle eut la douleur de perdre la princesse Alice, qui lui avait toujours été particulièrement chère, et qui avait été sa meilleure consolatrice après la mort du Prince Consort. Six ans après, le prince Léopold mourait à Cannes, et bien que ce coup ne fût pas tout à fait imprévu, il n'en fut pas moins terrible pour la malheureuse mère.

Plus tard ce furent ses gendres l'empereur Frédéric d'Allemagne, puis le prince de Battenberg, qui furent ravis à son affection ; et elle vit revenir à son foyer ses deux filles, veuves comme elle !

Mais tous ces deuils n'abattirent pas la courageuse reine. Elle resta ferme dans l'épreuve, par ce qu'elle se devait à ses autres enfants et à ses sujets. Aux jours de la prospérité, elle avait dit à Dieu : Merci. Aux jours de l'épreuve, elle eut la

force de dire au Maître de la vie : Que votre volonté soit faite !

Aussi la reine ne s'est-elle pas éclipsée dans l'affliction de la mère de famille ; et elle a continué de grandir aux yeux de son peuple. Les voiles de crèpe, épaissis autour de sa personne, n'ont pas empêché l'épanouissement de sa puissance, et le rayonnement de sa gloire.

Etrange et merveilleux contraste ! A mesure que le soleil de sa vie descend à l'horizon, l'astre de sa renommée monte, et son jubilé de diamant en a marqué le zénith.

VI

SON RÈGNE

Il ne saurait entrer dans le cadre de ce travail de rappeler les nombreux et grands événements qui se sont accomplis pendant le long règne de Sa Majesté.

A certains égards, la face du monde a bien changé pendant ces soixante années ;



QUATRE GÉNÉRATIONS

La Reine—Le prince de Galles—Le duc d'York—Le petit prince Edouard d'York.

et pour ne parler que de l'Angleterr il est incontestable que ses progrès ont été énormes. Son empire colonial a pris des proportions colossales ; son commerce, sa richesse, sa puissance se sont prodigieusement développés ; et notre Reine-Impératrice règne aujourd'hui sur près de 400 millions de sujets. Or nous pourrions énumérer des agrandissements proportionnels dans tout ce qui constitue l'importance et la grandeur d'une nation.

—Mais, dira-t-on, tout cela n'ajoute rien au mérite personnel de Sa Majesté ; son action et son influence ont été bien minimes dans les agrandissements de son pays, et si vous faites la part de ses sujets, et celle du hasard, il restera peu de grandes choses à son actif.

D'abord, écartons le hasard comme une des puissances dirigeantes de ce monde, ou bien, restituons-lui son vrai nom, et appelons-le, avec Murger, l'homme d'affaires du bon Dieu. A proprement parler, il n'y a pas de hasard dans les destinées des na-

tions. Il n'y a de place dans leur histoire que pour l'action des hommes et celle de la Providence.

Mais c'est par les hommes que la Providence agit, et c'est déjà un grand honneur d'être choisi par elle pour remplir un grand rôle. Quand donc Notre Souveraine n'aurait pas d'autre gloire que celle-là d'avoir été choisie par Dieu pour règner pendant plus de 60 ans sur un des plus grands peuples de l'univers ne serait-ce pas déjà assez de grandeur ?

Ce n'est pas tout, et la part de Sa Majesté dans les progrès réalisés et dans l'expansion de la gloire nationale n'est pas aussi minime qu'on pourrait peut-être le penser. Pour qu'une nation grandisse il faut qu'elle soit bien gouvernée. Il faut qu'elle possède la liberté, la paix, et l'ordre social. Or voilà précisément ce que Notre Souveraine a donné à l'Angleterre pendant soixante ans.

—Mais, dira-t-on encore, ce n'est pas elle qui a donné ces biens au peuple anglais, ce

sont ses ministres. Elle règne, mais elle ne gouverne pas.

Cependant il ne faut pas prendre à la lettre cette maxime de droit parlementaire. Sans doute, sous le régime constitutionnel, le souverain ne peut rien faire sans ses ministres ; mais il faut ajouter qu'ils ne peuvent rien faire sans lui, et si le souverain n'approuve pas la politique de son premier ministre c'est à ce dernier de s'en aller, tandis que le souverain demeure. Ce pouvoir est formidable, et quand il est convenablement exercé il donne au souverain une influence très grande et très salutaire dans le gouvernement du pays.

Eh ! bien, nous disons que notre illustre. Souveraine a su exercer dans une large mesure cette influence salutaire dès son accession au trône et pendant tout son règne

Tous les premiers ministres d'Angleterre qui se sont succèdés pendant cette longue période lui ont rendu cette justice. Quelques-uns, comme Sir Robert Peel, ne l'ont

pas aimée tout d'abord, mais tous ont fini par reconnaître sa remarquable intelligence, sa science étendue des affaires et du gouvernement, sa bonne volonté et son zèle pour le bien et pour la prospérité de son pays.

Ecoutez ce que disaient encore le 21 juin dans la Chambre des Communes et dans la Chambre des Lords les hommes les plus haut placés et les plus capables d'apprécier les mérites de leur souveraine.

Lord Salisbury, après avoir énuméré brièvement les progrès réalisés pendant son long règne disait :

“ Toutes ces choses se sont accomplies durant le règne d'une princesse qui est montée sur le trône dans un âge très tendre, sans autre direction que sa propre sagesse, pendant la plus grande partie de sa vie ; et, malgré la grandeur des événements à travers lesquels nous avons passé, malgré les changements profonds qui se sont accomplis dans l'humanité et dans notre pays surtout, nous avons sous sa direction

traversé les temps les plus difficiles dans la prospérité et dans la paix. Aujourd'hui la nation est infiniment plus puissante, plus unie, plus riche, et par dessus tout elle est unanime dans son amour et son admiration pour la souveraine sous les auspices de laquelle s'est accompli notre vaste développement national.

" Quand j'étais jeune, c'était la mode de regarder comme purement nominale la souveraineté de Sa Majesté, et de considérer comme fictive la part qu'elle prend dans les affaires publiques. Nous pensons différemment aujourd'hui, et un grand nombre de ceux auxquels je m'adresse se joindraient volontiers à moi pour dire que décrire ainsi le jeu de nos institutions témoignerait d'une ignorance complète de leur mode d'action. Les pouvoirs du souverain sont grands, et ses responsabilités sont énormes. Si donc son règne a été une période de triomphes, et si nous sommes arrivés au sommet de la grandeur, nous le devons en grande partie à l'esprit si bien

pondéré et à l'influence modératrice de notre reine de qui tout pouvoir procède.

" C'est donc un devoir pour nous, dans cette solennelle circonstance, de lui exprimer notre profonde reconnaissance pour les faveurs dont nous avons été gratifiés dans cet âge critique du monde, et de prier le ciel de se servir de la même main aussi longtemps que possible pour répandre ses bienfaits sur son peuple reconnaissant et loyal...."

Lord Kimberley voulut joindre son éloge à celui que le premier ministre venait de prononcer, et nous en reproduisons quelques paroles : " Nous n'avons jamais eu un souverain qui ait règné aussi longtemps qu'elle, et qui n'ait jamais comme elle perdu pour un seul instant l'affection de son peuple ? Nous n'avons jamais eu un souverain qui ait été respecté comme elle par tous les partis, et qui se soit montré envers tous d'une aussi parfaite impartialité. Nous n'avons jamais eu un souverain qui ait su conseiller ses ministres avec autant de sagesse et de prudence...."

Dans la Chambre des Communes les discours des chefs furent plus éloquents peut-être, et non moins élogieux :

“ Nul souverain, disait M. Balfour, le *leader* de la Chambre, n’a jamais inspiré au cœur de ses sujets de si ardents sentiments de dévouement, d’affection et de loyauté. Si nous voyons aujourd’hui dans cette vaste métropole de si nombreux représentants de tous les pays, réunis dans l’unanimité de leurs hommages autour de Notre Souveraine, soyons sûrs que ce n’est pas une abstraction qui a pu concentrer de pareils sentiments, mais un être personnel dont l’excellence a été reconnue. S’il est vrai que le règne de Sa Majesté a été d’une longueur sans précédent, il est aussi vrai qu’il a été d’une prospérité sans exemple... Et si l’on demande quelles sont les vertus que cette grande démonstration a pour but d’honorer, et quels sont les titres de la Souveraine à un pareil témoignage d’amour national, la réponse sera facile. C’est qu’elle a parfaitement compris la tâche dé-

licate et difficile d'un souverain constitutionnel, et que durant son long règne elle a su adapter la constitution, sans choc et sans friction, aux vues diverses de cette vaste fédération de peuples C'est que pendant sa longue et heureuse carrière elle n'a toujours été guidée que par le sentiment du devoir. C'est qu'elle a été dans sa vie publique un modèle pour tous les souverains, et dans sa vie privée un exemple pour tous les citoyens......"

Le chef de l'opposition, sir W. Harcourt, disait de son côté : "Dans le développement mémorable de notre race et de notre Empire, c'est la même figure qui pendant deux générations d'hommes a représenté aux yeux du monde entier le peuple britannique avec une noble simplicité, et une grandeur que l'on ne connaissait pas auparavant, et dont ce pays gardera le souvenir ! On a demandé quelque part quel a été pendant cette longue période le rôle de notre Souveraine : Elle a été le nœud suprême qui a lié ensemble les classes et les

races diverses de ce vaste Empire, et en a fait un tout unique. Elle les a rassemblées autour de son trône dans une affection toujours grandissante .... C'est le trait caractéristique de son règne que nous pourrions appeler un règne sympathique. Elle a conquis le cœur de la nation, et c'est ce cœur, encore plus que notre orgueil, qui manifeste aujourd'hui ses sentiments. Le peuple a senti qu'elle s'associait à ses joies et à ses douleurs, et il n'a jamais compté en vain sur ses sympathies dans les jours d'épreuves......Tous ceux qui l'ont servi à quelque titre que ce soit chériront toujours le souvenir de sa gracieuse bienveillance, de sa justice, de son expérience, et de sa fidélité constitutionnelle. Sa vie publique et sa vie privée ont été pleines de leçons pour tous dans toutes les situations de la vie. La première par le rang, elle a été la première par la vertu, et à la puissance du trône elle a ajouté la dignité...."

Dans les éloges dont le Jubilé de Sa

Majesté a été l'occasion, la presse française a rivalisé avec la presse anglaise.

Le *Gaulois* a dit : " La reine Victoria est le modèle de tous les souverains, de toutes les femmes, de toutes les veuves, de toutes les mères. On peut la désigner en deux mots : la vertu couronnée. Les longs règnes finissent ordinairement dans l'affliction. Charlemagne pleura à la vue des vaisseaux Normands. Charles-Quint se renferma dans un cloître, et y fit célébrer ses propres funérailles. Louis XIV dit à Villeroy : Monsieur le Maréchal, on n'est plus heureux à notre âge. Mais il n'y a rien de semblable dans le sort de Sa Majesté britannique. Son règne qui a duré soixante ans a retrouvé la fontaine de Jouvence. Sa popularité s'accroît toujours. Elle et son peuple ne font qu'un. "

M. Imbert de Saint-Arnaud, l'auteur de cet article, conclut en disant :

" Toutes les classes de la société française, sans distinction de parti ni d'origine, s'inclineront devant cette Reine qui a été

la plus grande figure de femme de ce siècle, devant cette héroine du devoir, qui est, non seulement pour ses enfants mais pour tout son peuple, la plus dévouée la plus intelligente et la meilleure des mères. . . ."

Dans le *Matin*, M. Cornély terminait son article en disant : "La génération actuelle devancera la postérité dans son jugement, et de ce jour elle appellera la reine d'Angleterre : Victoria la Grande !"

A tous ces magnifiques éloges, qui sont sans restriction, je ne me permettrai d'ajouter qu'un mot.

Le règne glorieux de Sa Majesté nous parait offrir une grande leçon, et un grand exemple aux peuples de race latine. Il leur enseigne que toutes les réformes sont possibles sans révolutions. En effet, que de réformes sociales, politiques, financières et commerciales ont été réalisées en Angleterre depuis soixante ans ! Que d'améliorations, et que de progrès dans la condition du peuple ! Que de conquêtes faites dans le champ des droits populaires et des

libertés légitimes, surtout de la liberté religieuse !

Or il est incontestable que le poids de l'influence royale a été très grand dans l'accomplissement de toutes les réformes, qui avaient pour objet le bien-être du peuple, la paix publique, la liberté religieuse et l'ordre social. Les gouvernements passaient, les ministres se succèdaient, mais la grande reine demeurait, comme douée d'immortalité, acquérant tous les jours une plus large expérience des affaires politiques, une connaissance plus profonde des besoins de son peuple et de son époque, nouant chaque année des relations nouvelles avec les souverains et les chefs d'Etat de tous les pays du monde, et mettant tous ses moyens d'action à l'intérieur et au dehors au service de son zèle pour la prospérité de ses sujets, et pour l'agrandissement pacifique de sa patrie

Voilà pourquoi on ne saurait refuser justement à notre Souveraine une très large part de mérite personnel dans la grandeur et la gloire de son règne.



Aberdeen

DEUXIÈME PARTIE

LE JUBILÉ

LE JUBILÉ

—

Comment décrire cette merveille ? Comment en donner seulement l'idée ? — Voilà la question que je me pose en prenant la plume. C'est un spectacle trop vaste pour le regard et pour l'esprit.

Un peintre pourrait-il en retracer seulement les grandes lignes ? — Jamais. Il pourrait en faire une longue série de tableaux ; mais il ne pourrait pas en montrer l'ensemble.

Sans doute, l'écrivain a plus de ressources que l'artiste en présence de pareilles démonstrations. Mais je ne me reconnais pas moins impuissant devant cette variété, cette accumulation, et ces proportions colossales de choses vues.

Il me faudrait trouver des images nouvelles, des figures inconnues en rhétorique pour représenter cette gigantesque féerie.. Il me faudrait inventer des mots qui en pourraient exprimer l'étendue, la magnificence, l'éclat et l'harmonie.

Ce travail me semble impossible, et j'y renonce, décidé à laisser ma plume courir au caprice de sa fantaisie, à travers ce vaste panorama de merveilles.

Dessinons d'abord les traits caractéristiques de cette manifestation sans précédent.

I

SON UNIVERSALITÉ

Son principal caractère a été l'universalité. Les démonstrations de joie et de loyauté auxquelles il a donné lieu ne se sont pas manifestées seulement à Londres et dans toutes les villes de l'Angleterre. Elles n'ont pas seulement embrassé tout l'immense empire eolonial, avec ses cités et ses villages. Elles se sont produites jusque

dans les pays étrangers, partout où des groupes de sujets anglais se sont trouvés réunis, sur toutes les terres où la puissante Albion entretient des légations, des ambassades, et des consulats, sur toutes les mers où ses innombrables navires promènent son pavillon.

Si, pendant cette mémorable journée du 22 juin, Sa Majesté a pu laisser voyager son esprit autour du globe, elle a pu voir partout sur le zône immense de mers, d'îles et de continents, qui forme l'empire britannique, un nombre incalculable de navires, de villes, et de villages, pavoisés en son honneur, des processions, des illuminations, des feux d'artifices proclamant sa gloire, des centaines de millions d'hommes s'associant à son triomphe, et exaltant son nom.

Si grand et si populeux que fût Londres ce jour-là, il n'offrait qu'une miniature de la fête universelle, un résumé des manifestations de tout l'empire. Mais c'était un résumé complet ; car l'innombrable multi-

tude qui faisait escorte à notre auguste souveraine dans les rues de Londres n'était pas seulement un peuple, c'était une longue suite de peuples et de races, un immense assemblage de nations venues de toutes les contrées de la terre. Et, malgré cette variété de sangs et de couleurs, de croyances et de langues, la grande impératrice pouvait dire en les embrassant du regard : voilà mon peuple

Ah ! si les vibrants enthousiasmes d'autrefois ont pu remuer encore son vieux cœur, qu'elle a dû les trouver beaux sous leurs accoutrements multicolores, et sous leurs armes flamboyantes, tous ces corps éblouissants de fantassins, de cavaliers, et d'artilleurs, venus pour l'acclamer, ceux-ci du Bengale, de l'ancienne Golconde, ou de la Nouvelle-Zélande, ceux-là des bords du Gange, du Nil, et du Saint-Laurent, les uns de Madras, de Bombay, de Hong-Kong, et les autres de l'île Maurice, de l'Australie, et du Cap de Bonne-Espérance !

Avec quel orgueil légitime elle a dû voir

rangés autour d'elle, tous ces généraux et officiers, aux tuniques brodées d'or et de pierres précieuses, aux casques de cuivre et d'acier, aux turbans bariolés et multiformes, ornés de pierreries, aux ceintures d'ivoire niellé d'or, aux armes étincelantes de toutes formes, incrustées de rubis et de diamants !

Et, pendant qu'elle contemplait ce spectacle, elle se disait sans doute : " Là bas, par delà l'Atlantique, et là bas, par delà l'océan Pacifique, et, plus loin, sur les confins les plus reculés de mon immense empire, des manifestations du même genre témoignent de la loyauté et du dévouement de mes sujets ! "

Et, pendant qu'elle se parlait ainsi à elle-même, les fils télégraphiques parlaient à travers les continents et les mers, publiant sa gloire ; et des milliers de journaux répètaient partout son nom, et répandaient au loin le bruit de sa renommée, et les témoignages universels de sa souveraineté ! N'est-ce pas l'apogée de la gloire humaine ?

Sans doute la vraie gloire, la gloire complète, n'est pas de ce monde. C'est pourquoi les anges qui planaient sur l'étable de Bethléem n'ont promis que la "*paix aux hommes de bonne volonté*" et la "*gloire à Dieu seul.*"

Mais de pâles reflets de cette gloire descendent de temps en temps parmi les hommes, et illuminent les fronts choisis. Or, notre souveraine est du nombre de ces rares élus. Parmi les maîtres de ce monde, il en est peu qui aient reçu du ciel dans une aussi large mesure la paix promise aux bonnes volontés, et ce reflet de gloire dont le foyer est au ciel.

C'est en vain que l'on chercherait parmi les grands souverains des siècles passés, et parmi les demi-dieux antiques, l'exemple d'une pareille fortune et d'une apothéose plus éclatante et plus universelle.

Cette universalité s'est manifestée encore sous une autre forme.

Toutes les classes de la nation ont pris part à la fête. Aucune d'elles ne fut sa-

crifiée au plaisir des autres. Aucun malheur n'est venu troubler l'allégresse générale. Aucune tache de sang n'a souillé ce triomphe du souverain, par ce qu'il était aussi le triomphe du peuple.

Quand la Rome antique accordait un triomphe à ses empereurs ou à ses généraux vainqueurs, ils trainaient derrière leurs chars des vaincus chargés de fers et des multitudes vouées à l'esclavage, qui pleuraient et maudissaient.

Quand à Paris, en 1871, l'empereur d'Allemagne et son armée victorieuse descendaient, au bruit des fanfares éclatantes, la voie triomphale des Champs-Elysées, ils piétinaient sur le corps mutilé d'un grand peuple, et c'est au millieu d'un silence de mort, fait de douleur et de désespoir, que les tambours battaient. Mais ici aucune des calamités de la guerre ne se mêlait à la joie universelle. Il n'y avait dans le cortège triomphal ni vaincus enchaînés, ni veuves en deuil, ni enfants orphelins.

Nationnaux et étrangers, sujets et prin-

ces, petits et grands, pauvres et riches, étaient conviés à la fête. Et, comme les pauvres pouvaient être empêchés de se réjouir par leur dénûment, on leur fit une place au banquet national. De grands diners furent organisés, et préparés pour eux, dans tous les coins de Londres, dans toutes les villes voisines, et jusque dans les plus humbles villages.

C'était la princesse de Galles qui s'était chargée de ce soin. Dans plusieurs des quartiers de Londres, elle est allée elle-même visiter ses hôtes, pour s'assurer que ses ordres étaient bien exécutés.

Les enfants, les vieillards, les infirmes, furent groupés en divers endroits de la cité et des environs, et non seulement ils ont pu y déguster un bon dîner, mais on leur a distribué des paniers contenant des provisions pour le lendemain. Il va sans dire que toutes les grandes industries, et les administrations du service public, ont chômé pendant la fête, et que tous les

ouvriers, les employés et serviteurs, ont eu leur jour de congé.

En même temps, des pique-niques étaient organisés pour les enfants dans toutes les petites villes et les villages, autour de Londres, et après les avoir nourris et amusés on leur a distribué des médailles commémoratives du Jubilé.

Plus d'un demi-million de pauvres et d'enfants ont pu ainsi prendre part à la fête, et se réjouir avec leur Souveraine.

II

SON CARACTÈRE RELIGIEUX.

Un autre trait remarquable du Jubilé, c'est qu'on n'y a pas seulement assigné un rôle éminent à la marine, à l'armée, aux coloniaux, aux étrangers, aux pauvres, aux enfants ; mais on n'a pas oublié d'y faire une place d'honneur à Dieu. C'est à Lui en effet qu'on a consacré le premier jour de la grande semaine des fêtes jubilaires.

Le 21 juin fut une journée d'actions de grâces ; et dans toutes les églises importantes de l'Angleterre des offices religieux furent célébrés, avec une grande solennité.

Au château de Windsor, la Reine, les membres de la famille royale demeurant au château, et toute la cour assistèrent à un service solennel dans la chapelle de Saint-George.

A Saint-Paul, la cérémonie fut des plus grandioses, et la superbe cathédrale, dont on connait les vastes proportions, suffisait à peine à contenir les assistants. On y remarquait le prince et la princesse de Galles, le duc et la duchesse d'York, le duc et la duchesse de Fife, le prince et la princesse de Danemark. le duc de Cambridge, le duc et la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, le grand duc et la grande duchesse de Hesse, le grand duc et la grande duchesse de Mecklembourg-Strelitz, le prince Albert de Prusse, le grand duc Cyrille de Russie, plusieurs autres membres de la famille royale, quelques ambassadeurs, cin-

quante pairs d'Angleterre, et deux cents membres de la magistrature et du barreau, portant perruques et toges.

Autre service religieux à l'abbaye de Westminster, à la même heure du même jour. Tout le clergé de cette église, le Lord Chancelier, et un grand nombre de personnages appartenant à la noblesse et au monde officiel y assistaient.

Dans le même temps, l'Orateur de la Chambre des Communes, et un grand nombre des membres de cette chambre, de fonctionnaires, de journalistes, et d'hommes politiques se pressaient dans la chapelle de Sainte-Marguerite, au palais de Westminster.

Des messes d'actions de grâces étaient aussi chantées dans les grandes églises catholiques de Londres, en présence d'une foule de fidèles priant ardemment pour le bonheur de leur reine. Dans la magnifique église de l'Oratoire (Brompton Road) la cérémonie fut des plus imposantes, et l'assistance des plus distinguées. Le car-

dinal Vaughn, assisté de Son Excellence Mgr. Sambucetti, envoyé du Souverain Pontife, et archevêque de Corinthe officiaient. Une messe fut célébrée, et un Te Deum solennel fut chanté.

Parmi les assistants les plus éminents on remarquait les ambassadeurs, les ministres, et les envoyés des grandes puissances catholiques, les membres catholiques de la chambre des Lords et de la chambre des Communes, le Juge-en-Chef d'Angleterre et Lady Russell, le Juge-en-Chef d'Irlande et Lady O'Brien, Sir Wilfrid Laurier et Lady Laurier, et bien d'autres personnages appartenant à la magistrature et à la diplomatie.

Plusieurs princes y occupaient des siéges rangés auprès de la balustrade, entre autres l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche, le prince Rupert de Bavière, le prince Frédéric Auguste de Saxe, le duc d'Oporto, le duc d'Auerstadt (Général Davout), le prince Charles de Ligne, le duc de Norfolk, le

marquis de Ripon, et d'autres encore dont les noms m'échappent.

Mais ces belles manifestations religieuses ne se produisaient pas seulement à Londres. Elles avaient lieu dans les villes sans nombre de tout l'Empire colonial, le plus vaste que le monde ait connu.

Quel spectacle merveilleux que cette longue avenue d'églises agenouillées autour de la terre et remerciant Dieu des faveurs accordées à notre auguste Reine et Impératrice !

Ce caractère religieux des grandes fêtes jubilaires s'affirma de nouveau le lendemain, à Saint-Paul, pendant la grande procession, et ce fut un spectacle inoubliable qui se déroula alors au centre de l'immense cité.

Comme on le sait, Saint-Paul est le plus majestueux temple de l'église d'Angleterre, et c'est une œuvre qui fait honneur à son architecte, Christopher Wren. Il s'élève au cœur de la grande métropole, et son dôme la couronne majestueusement.

En avant du portique, s'étend une large place qui, pendant les fêtes, avait été transformée en un immense amphithéâtre, pavoisé de draperies et de tentures de pourpre, enguirlandé de fleurs et de verdure, et dressant ses gradins empourprés jusqu'au-dessus des toits des édifices environnants. La façade de la cathédrale elle-même disparaissait sous les plis flottants des drapeaux, des banderolles, et des guirlandes.

Du haut des degrés de Saint-Paul le regard s'étendait vers l'ouest jusqu'à Ludgate Hill, et aux massifs et pittoresques portiques du Palais de Justice qui fermaient l'horizon ; et de chaque côté de cette monumentale avenue, où flottaient des milliers d'oriflammes et de bannières, s'étageaient des masses compactes de spectateurs regardant défiler les escadrons étincelants, les somptueux équipages, et leurs escortes multicolores.

Quand la procession déboucha sur cette vaste arène il y avait déjà longtemps que ses milliers de gradins étaient encombrés

de spectateurs. Les membres du gouvernement, accompagnant plusieurs dames de haut rang en grande toilette, avaient pris place sous un pavillon au côté nord des estrades, et divers représentants des pays étrangers occupaient le pavillon du sud avec un groupe non moins brillant du beau sexe cosmopolite.

Le Lord Maire de Londres, à cheval, portant l'écharpe blanche sur une toge en velours rouge, avait fait son apparition sur la place, et s'était dirigé vers Temple Bar, entouré de ses shérifs et officiers, pour aller recevoir Sa Majesté à l'entrée de la cité proprement dite.

L'archevêque de Finlande représentant l'Eglise grecque de Russie, l'archevêque de Cantorberry, Primat d'Angleterre, l'archevêque d'York, l'évêque de Londres, et celui de Winchester, tous vêtus de pourpre, et accompagnés d'archidiacres, de diacres et de chanoines, s'étaient échelonnés sur les degrés du perron de Saint-Paul.

Soudain, d'immenses acclamations écla-

tèrent, et tous les regards se tournèrent vers l'entrée de ce merveilleux amphithéâtre. D'innombrables flots humains, reflètant tour à tour l'argent, l'or et l'acier, des vagues vivantes, nuancées d'écarlate, d'azur, de blanc, de vert, de jaune, chatoyantes, rutilantes, ondoyantes, secouant dans leur marche des bannières déployées et des panaches flottants, s'avançaient, passaient, et disparaissaient pour faire place à d'autres. Tout à coup, dans un rayon de soleil, déchirant les nuages qui avaient voilé le ciel depuis le matin, apparut le landau impérial, où se tenait assise celle que tous les yeux voulaient voir, que tous les cœurs attendaient, et que toutes les voix voulaient acclamer, celle qui était l'objet de cette fête unique au monde, le centre d'attraction de cette immense multitude, la grande impératrice dont le triomphe jetait dans l'ombre les plus illustres triomphateurs de l'ancienne Rome.

L'enthousiasme fut indescriptible. Plusieurs milliers de voix lancèrent dans l'es-

pace l'acclamation de tout un peuple. Puis, il se fit un grand silence, et soudain un chœur et un orchestre composés de 750 exécutants, et dirigés par Sir George Martin, entonnèrent le *Te Deum.* C'était merveilleux.

Quelles émotions ce chant incomparable à dû réveiller dans le cœur de l'auguste souveraine ! En ce moment, où une grande partie de l'humanité semblait vouloir la diviniser, le chant divin la ramenait au sentiment de la réalité. Il élevait sa pensée vers le séjour de la vraie grandeur, et, la mettant en face du seul vrai Maître de la terre, il suggérait à son cœur et à ses lèvres l'aveu sincère de son néant :

" Te æternum patrem omnis terra veneratur.......
Tibi cæli et universæ protestates........
Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriæ tuæ..."

Et la grande reine, traduisant pour elle-même ces versets, devait se dire :

" Oui, c'est à toi, Père Eternel, et non pas à moi, que la vénération de toute la terre est due ......

" C'est à toi qu'appartiennent les cieux et les puissances universelles......

" La terre et les cieux sont remplis de la majesté de ta gloire," et non de la mienne.

Le chant fini, l'évêque de Londres, la crosse en main, debout en face de Sa Majesté, récita à haute voix la prière suivante :

" O Seigneur. Notre Père qui êtes aux cieux, nous te rendons nos actions de grâces du fond du cœur, pour les nombreuses faveurs que vous avez répandues sur nous pendant les 60 années du règne béni de Notre Gracieuse Souveraine Dame la Reine Victoria. Nous vous remercions pour les progrès de l'homme dans la connaissance de vos œuvres admirables, pour l'accroissement du bien-être général dans la vie humaine, pour les relations plus charitables établies entre le riche et le pauvre, pour la propagation de votre évangile parmi les nations, et nous vous prions de continuer de répandre vos bénédictions toujours plus abondantes sur nous et sur Notre Reine,

pour la plus grande gloire de Votre Saint Nom, par Jésus-Christ Notre Seigneur. "

Alors le Primat de l'église d'Angleterre fit entendre sa voix. Tenant sa crosse de la main gauche, il leva sa main droite vers le ciel, et prononça les paroles de la bénédiction. Puis, le chœur, les musiques militaires, et tout le peuple chantèrent le psaume 100 du Prophète-Roi : " *Jubilate Deo omnis terra* " qui fut suivi de l'hymne national " *God Save the Queen.*"

Enfin l'archevêque de Cantorberry et l'évêque de Londres s'approchèrent du carosse royal, et la Reine les remercia avec effusion. Puis, elle fit venir auprès d'elle quelques enfants du chœur de Saint-Paul, leur dit quelques mots en souriant, et la procession reprit sa marche.

III

SON CARACTÈRE COLONIAL

Ce trait caractéristique des grandes fêtes du jubilé a été tellement prononcé, tellement frappant, qu'il n'a pu échaper à l'at-

tention de personne. Pendant toute la durée des fêtes il s'est accentué chaque jour davantage, et nous ne serions nullement surpris qu'il eût fait naître en certaines circonstances quelques sentiments d'envie parmi les sujets de Sa Majesté qui n'étaient pas coloniaux.

A certains moments, ils ont senti qu'on les négligeait, et que toutes les attentions, toutes les politesses, toutes les faveurs, étaient pour ceux qui venaient des colonies.

Pendant deux ou trois semaines le titre de colonial fut tout à fait à la mode, et il y avait une *fête coloniale* bien marquée dans la grande *fête nationale.* Ministres, officiers et soldats coloniaux, étaient constamment l'objet de l'attention publique, prenaient part à toutes les grandes manifestations, étaient conviés à toutes sortes de fêtes. On s'explique ce déploiement de cordiale hospitalité, quand on songe à l'importance immense des colonies dans l'empire Britannique. L'Angleterre est la tête de ce colosse, mais les colonies en sont

le corps, et c'est le corps surtout qui est colossal.

Ce sont les colonies qui représentent l'étendue territoriale, les richesses inexploitées, l'accroissement, le progrès matériel, la force latente, la grandeur en expectative, et toutes les espérances de l'avenir. Dans l'accueil fait à ses colonies la mère-patrie devait éprouver les mêmes sentiments que Sa Majesté en recevant ses filles et ses gendres. La fête impériale et coloniale prenait le caractère d'une fête de famille.

Pareil événement est probablement sans précédent dans l'histoire, et ce spectacle a dû ouvrir aux hommes d'Etat anglais des perspectives nouvelles pour la puissance coloniale. Ils ont dû sentir le besoin de rendre le lien colonial plus intime et plus fort, par un accroissement de bienveillance et de faveurs, et par des relations de plus en plus sympathiques et cordiales. Au grand banquet présidé par le prince de Galles, Lord Salisbury, répondant au dis-

cours de Sir Wilfrid Laurier a prononcé ces remarquables paroles :

" Nous représentons ici l'empire toujours croissant de la Bretagne. Nous ne savons au juste quel est l'avenir ouvert devant nous : nous sentons que nous sommes les instruments d'une grande expérience. Il y a eu, avant notre époque, bien des émigrations et bien des colonies ; bien souvent se sont établies les relations ordinaires entre la mère-patrie et ses dépendances ; mais ces empires n'ont jamais duré : ou bien les colonies ont été enlevées à la métropole par des forces supérieures, ou bien la mère-patrie, en gouvernant injustement et imprudemment ses colonies, les a obligées à se séparer d'elle. Le fait historique, c'est que ces empires n'ont jamais duré. Nous tentons en ce moment la grande expérience de maintenir un tel empire exclusivement sur la base d'une bonne volonté, d'une sympathie et d'une affection mutuelles..."

C'est cette sympathie et cette affection que l'Angleterre a témoignées aux colo-

niaux pendant les fêtes jubilaires ; et toutes les classes de la nation, et tous les représentants du monde officiel, ont rivalisé d'empressement pour donner à ces sentiments une expression et une forme tout à fait dignes de leurs hôtes distingués.

Les invitations pleuvaient chez les Premiers coloniaux ; et il leur aurait fallu avoir le don d'ubiquité pour assister à toutes les fêtes sociales qu'on organisait partout en leur honneur.

La reine, le gouvernement, l'aristocratie, le peuple, ont fait tout en leur pouvoir pour leur rendre agréable le séjour de la grande capitale. Les agapes fraternelles, les libations patriotiques furent si nombreuses et si parfaites que plusieurs de nos compatriotes — entre autres Sir Wilfrid Laurier — se déclarèrent un jour très sérieusement menacés de dyspepsie grave ; mais Lord Roseberry les consola en leur disant : que s'ils mouraient, on les enterrerait dans l'abbaye de Westminster !

Le ciel de Londres lui-même s'est montré

hospitalier ; et pendant tout le séjour des coloniaux, ils n'ont pas fait connaissance avec le brouillard si célèbre et si fréquent de la grande ville.

IV

LA PROCESSION

Albion avait dit à sa souveraine :

" Sors de ton beau château de Windsor, et viens voir ton peuple dans sa grande capitale, qui est aussi la tienne. Les grands te feront de beaux discours, et les humbles pousseront des cris de joie. Les riches pavoiseront leurs demeures, et les pauvres te tresseront des couronnes, faites de fidélité, de dévoûment, d'affection et d'admiration.

" Toutes les classes t'invitent ; tous les âges te désirent ; et les petits enfants demandent à voir la grand'mère de leurs mères. Car tu n'es pas seulement notre reine, mais aussi notre mère à tous.

" J'ai convié, pour te fêter dignement,

l'Europe et l'Amérique, l'Afrique, l'Asie et l'Océanie. L'humanité toute entière sera là pour t'acclamer, et le soleil percera ce jour-là le brouillard de Londres, afin de prendre part à ton triomphe.

“ Les rues de ta ville immense tressailliront à ton passage ; les murs de pierre et de marbre te souriront ; les clochers et les tours inclineront leurs sommets ; et renouvelant les grandes joies décrites par le prophète Isaie : *Les montagnes et les collines chanteront des louanges et tous les arbres battront des mains....*”

La grande reine n'avait pu rester sourde à ce touchant appel. Le 21 juin, elle avait quitté Windsor et elle était venue s'installer à Londres dans son palais de Buckingham.

C'est à peine si elle avait pu reconnaître son vieux Londres, tant les décorations auxquelles on travaillait depuis plus d'un mois l'avaient métamorphosé. De chaque côté des rues que la procession devait parcourir, les estrades, les balcons, les terrasses formaient de vastes édifices, massifs et

solides. Des guirlandes et des tentures de toutes couleurs enveloppaient les façades monumentales.

Où sont donc les palais, les grands hôtels, les boutiques somptueuses, les églises, et les ponts ? Ils sont disparus sous les décors, et demain on ne verra plus ni murs, ni portiques, ni frontons, ni toitures. Tout disparaîtra sous des multitudes d'êtres vivants, entassés, superposés, amoncelés, comme les étages d'une nouvelle Babel. Des échelles humaines seront accrochées à tous les toits, et sur chaque fronton s'agiteront des pyramides de statues vivantes.

Cependant, malgré tous ces décors, Londres n'était pas gai le 21 juin au soir. Le public se demandait avec une anxiété croissante si la démonstration colossale du lendemain ne serait pas l'occasion de quelque grande calamité. Les alarmistes ne manquaient pas de prévoir des incendies désastreux, causés par l'illumination, des paniques plus formidables que des batailles, des mêlées populaires et des catastrophes

comme celle de Russie dans la plaine de Kodinski.

Un autre sujet d'inquiétude se mêlait encore aux prévisions du public : quelle température ferait-il le lendemain ? Si le ciel allait tout à coup laisser tomber sur Londres ces pluies torrentielles dont la grande cité est si souvent inondée, tous ces immenses préparatifs qui avaient duré des mois et coûté des millions seraient inutiles, et le grand spectacle populaire n'aurait pas lieu, ou serait un désastre.

Mais c'est une croyance générale en Angleterre qu'il fait toujours beau temps quand la reine se montre devant son peuple ; et quand on veut faire l'éloge d'une belle température, on dit en Angleterre : C'est un temps de reine, *it is a queen's weather.* On comptait sur cette chance royale et l'on ne fut pas trompé.

Le soleil pourtant ne se montra pas à l'aurore de ce beau jour. Le ciel parut sombre d'abord ; mais les nuages qui le couvraient, n'étaient ni lourds ni ténèbreux

Ils ne recélaient ni averses ni tempêtes. Ils s'étendaient comme un large voile gris sur la ville, et la défendaient comme une ombrelle contre le soleil qui montait à l'horizon, et qui s'efforçait de les déchirer.

L'air était frais et léger, et des fenêtres du train qui m'emportait d'Aldershot à Londres je ne me lassais pas d'admirer les campagnes verdoyantes et fleuries que je traversais.

La nature était calme et silencieuse. Mais le mouvement et l'agitation parmi les hommes était extraordinaire. De toutes les directions, d'innombrables trains de chemins de fer encombrés de voyageurs convergeaient vers Londres. Les gares regorgeaient. Les ponts massifs de la Tamise ployaient sous les multitudes de véhicules et de piétons. Les rues ressemblaient à des fleuves, charriant des flots humains, et les places publiques étaient des océans de têtes.

Bientôt l'inondation vivante grossissant toujours envahit toute la vaste métropole.

Ses vagues gonflées et mouvantes escaladèrent les balcons et les estrades, déferlant sur les murailles et submergeant les toits.

C'était prodigieux. Et cette marée formidable montant toujours noya bientôt sous ses flots tumultueux les clochers et les tours.

Une rumeur immense emplissait l'étendue, et portait au loin les paroles, les rires, les chants, et les cris de joie de la foule.

Pour se rendre compte du spectacle que présentait Londres ce jour-là, et l'embrasser du regard, il aurait fallu planer audessus dans un ballon captif, avec des lunettes d'approche braquées dans toutes les directions.

Mais ce que le regard ne peut atteindre, l'imagination peut se le représenter en calculant l'espace occupé par le tracé de la procession ayant environ sept milles de longueur, et en se rappelant que, de chaque côté de cet immense parcours, des lignes sans fin de spectateurs s'étageaient les unes audessus des autres, depuis le pavé des

rues jusque sur les toits des maisons et les pinacles des tours.

Représentez-vous les Hébreux traversant la mer Rouge, entre deux murailles de vagues retenues par un soufle miraculeux, et imaginez-vous que les gouttes d'eau composant ces vagues soient des têtes humaines, et vous aurez peut-être une idée du spectacle merveilleux que présentait l'immense procession défilant dans les rues de Londres, le 22 juin 1897.

On sait que le point de départ de la procession était le palais de Buckingham. Mais on devine aisément que le cortége gigantesque avait besoin d'un espace immense pour s'organiser et se déployer. Les alentours immédiats du palais, et les places avoisinantes, si vastes qu'elles soient, n'auraient pas suffi.

Heureusement, en face du palais, s'ouvrent la grande avenue, appelée *The Mall*, et le parc Saint-James, qui se prêtaient admirablement à l'organisation de l'immense défilé. Mais il fallait pour cela

empêcher la foule de les envahir. Aussi, dès le matin, d'interminables lignes de soldats et de sergents de ville s'y étaient rangées, de manière à fermer toutes les issues, et à permettre à tous les corps de troupes de se former, et d'évoluer librement dans les vastes terrains du parc.

Une grande estrade destinée aux visiteurs coloniaux avait été érigée à l'extrémité Est du parc, à l'ombre des grands arbres, et nous devons reconnaître que nous avions été bien traités sous ce rapport. L'endroit était des mieux choisis, et nous n'aurions pu avoir nulle part ailleurs une vue plus détaillée et plus complète de la procession.

C'est de là que nous pûmes voir, pendant les deux heures qui précédèrent le départ du cortége royal, se former, s'aligner, et se diriger vers le palais de Buckingham les escadrons et leurs fanfares, les députations coloniales et étrangères, les ministres coloniaux et leurs escortes, les équipages du corps diplomatique, les princes et leurs suites.

C'est de là que nous vîmes défiler avec un ordre admirable les marins dont l'Angleterre est fière à si juste titre, et qui sous leurs uniformes bleus et blancs étaient vraiment beaux à voir ; les gardes-à-cheval, les dragons, les gardes-à-vie, les hussards, les lanciers, et sept ou huit batteries, tous accompagnés par leurs corps de musique respectifs.

Nous étions sur cette estrade environ cinq cents touristes, venus du Canada, de l'Australie, des Indes, du Cap de Bonne-Espérance, et d'autres contrées plus ou moins éloignées, appartenant à des races différentes, mais unis dans le même sentiment de loyauté ; et c'est de là que nous pûmes acclamer à leur passage les premiers ministres coloniaux, et les corps de troupes qui leur faisaient escorte.

En tête s'avançait le détachement de cavaliers envoyés par le Canada, choisis parmi les Dragons, les Hussards, et la Police Montée. Ils avaient vraiment bonne mine, et furent très applaudis. Mais les accla-

mations redoublèrent quand apparurent, dans un landeau de gala trainé par quatre chevaux, avec deux postillons et deux valets de pied, le Très Honorable Sir Wilfrid Laurier et Lady Laurier.

Après eux, venaient les Carabiniers et les Lanciers de la Nouvelle-Galles du Sud. Ils portaient des uniformes bruns à revers blancs, de larges bandoulières blanches, et des grands chapeaux bruns rabattus, surmontés de plumes blanches.

L'équipage qui les suivait portait l'honorable M. Reid, premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud, et Sir G. Turner et Lady Turner venus de Victoria (Australie). Cinquante cavaliers australiens les suivaient, portant des uniformes très pittoresques d'un brun clair, avec collets, revers et manchettes cramoisis, des chapeaux en feutre aux larges bords relevés du côté droit, et de longues bottes en cuir jaune

Venait ensuite un corps de cavalerie de la Nouvelle-Zélande, composé en partie de

Maoris, naguère si terribles ennemis et maintenant si fidèles alliés de l'Angleterre. Dans l'équipage qu'ils précédaient on remarquait le premier ministre de la Nouvelle-Zélande, le Très Honorable M. Seddon, et celui de Queensland, Sir H. M. Nelson.

D'autres troupes coloniales, venant du Cap de Bonne-Espérance, de l'Australie Méridionale, de Natal, de Trinidad, de l'île de Rhodes, de Ceylon, accompagnaient d'autres ministres coloniaux. Et chacun de ces groupes était salué par les acclamations de la foule. Mais nous avons été heureux de constater que les plus acclamés de tous étaient notre Premier ministre, et nos troupes canadiennes.

Pendant ce temps-là, s'organisait dans le quadrilatère intérieur du palais le cortège propre de Sa Majesté, de la famille royale, et de leurs hôtes princiers des pays étrangers.

Un des premiers arrivés au palais fut le duc de Connaught portant l'uniforme de général, et le grand ruban de l'ordre de la

Jarretière. Il était à cheval, accompagné d'un brillant état-major, et il fut bruyamment acclamé par la foule. L'emploi du prince ce jour-là n'était pas une sinécure ; car il avait le commandement des 46,000 hommes de troupes, rassemblés à Londres pour cette grande démonstration.

A des intervalles plus ou moins éloignés, arrivèrent après lui le duc de Cambridge, puis le duc d'Edimbourgh, et enfin le prince et la princesse de Galles.

Déjà le quadrilatère présentait un spectacle fort animé. Les équipages de la famille royale et de ses invités attendaient. L'escorte de Sa Majesté était à son poste. Les huit poneys couleur de crême, attelés à la voiture de la Reine-Impératrice, piaffaient au bas du perron de pierre, à la porte du palais, et l'on n'attendait plus que Sa Majesté.

Mais comment allait-elle apparaître devant son peuple ? Serait-elle assise sur un trône d'or, dans un char étincelant, comme les Césars antiques, drapée dans un man-

teau de pourpre, le sceptre dans la main, et le diadème au front ? Serait-elle portée dans une châsse comme les puissants Pharaons, entourée d'officiants agitant leurs grands éventails de plumes, au milieu d'une procession de hérauts portant des étendards mystiques, parmi des chœurs de musiciens et de chanteurs ?

Non, c'est dans un simple landau, sans pourpre et sans couronne, qu'elle apparut, vêtue comme une femme ordinaire, sans autre éclat que celui de sa haute dignité de Reine et d'Impératrice. Parmi les grandes dames qui lui faisaient escorte, et parmi celles qui la regardaient passer, un grand nombre sans doute étaient plus richement mises, portaient plus de diamants, déployaient plus d'ornements et de charmes. Mais dans le rayonnement de gloire, qui transfigurait sa simplicité, elle les éclipsait toutes, et c'est à elle que s'adressaient tous les regards et tous les sentiments et toutes les acclamations.

Il était onze heures quand Sa Majesté

entra dans la procession, et quand l'immense cortège se mit en marche.

Notre illustre Souveraine occupait seule le siège principal du landau, et sur le siège lui faisant face étaient assises la princesse de Galles et la princesse Christian.

Aux côtés de l'équipage royal chevauchaient, à droite le prince de Galles et le duc de Connaught, à gauche le duc de Cambridge et le duc de Saxe-Cobourg-Gotha. Puis, venaient le duc d'York, le grand duc Serge de Russie, le grand duc de Hesse, le prince Henry de Prusse, le prince Christian, le marquis de Lorne, les officiers de l'Etat-major, les écuyers, les gouverneurs, et autres fonctionnaires des châteaux royaux.

En avant de Sa Ma esté, une escorte nombreuse et choisie attirait beaucoup les regards. Elle était composée de cavaliers et de lanciers appartenant aux troupes régulières d'origine indienne, et venant du Bengal, de Punjab, de Bombay, de Madras, de Hyderabad, et d'autres centres indiens.

Ils étaient superbes à voir sous leurs riches uniformes, aux couleurs brillantes et variées, et le général Wolseley qui les commandait en paraissait tout orgueilleux.

Une trentaine de princes, anglais et étrangers, les précédaient à cheval. Leurs uniformes étaient tout ce qu'il y avait de plus brillant et de plus riche. On y remarquait surtout le prince égyptien Mohamed Ali, sur un cheval blanc arabe, le prince Amir Khan de Perse, portant les décorations du Lion et du Soleil, le prince de Bulgarie, le prince Danilo du Monténégro, le grand duc de Russie, le prince Charles de Danemark, l'archiduc Ferdinand d'Autriche, et le prince de Naples.

Cette escouade princière et vraiment brillante suivait les équipages des princesses, qui ne formaient pas la section la moins intéressante de la procession, ni la moins agréable à l'œil. Ces équipages, au nombre de neuf, étaient des landaus traînés par quatre chevaux, et portaient chacun trois ou quatre princesses.

Les spectateurs faisaient à ce gracieux défilé le plus sympathique accueil, et ils acclamaient surtout les filles et les petites-filles de Sa Majesté.

Un peu partout, sur le parcours de la procession, les spectateurs manifestaient leurs prédilections par des applaudissements plus chaleureux. Ici, c'était tel escadron de Dragons, ou de Hussards, qui semblait être le favori. Là c'était l'artillerie, ou les fanfares à cheval, ou les braves marins. Ailleurs, c'était un corps de fantassins, ou de lanciers. Parmi les officiers et les généraux, le duc de Connaught, Lord Roberts, et le capitaine Ames étaient plus particulièrement remarqués et acclamés.

Les équipages des ambassadeurs et attachés n'éveillaient d'autre sentiment que le respect. Mais les ministres coloniaux et leurs escortes soulevaient partout un vif enthousiasme.

Il nous est impossible d'entrer dans la description détaillée de tous les incidents qui se sont produits dans le cours de cette

colossale démonstration, ni d'assigner à chacun soit la place qu'il y a occupée, soit l'importance du rôle qu'il y a joué.

Notons seulement, en terminant, que sur tout ce parcours, long de six à sept milles, et parmi cette multitude comptant plusieurs millions, l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner, et que Sa Majesté et tous les membres de la famille royale n'ont recueilli partout que des témoignages de loyauté, de dévoûment et d'affection.

Le dernier incident de la procession mérite d'être consigné. Sa Majesté venait de franchir le seuil de son palais, un peu lasse de cette course de trois heures. Mais le peuple ne se dispersait pas, et semblait attendre qu'elle voulût bien se montrer au balcon. Elle ne s'y montra pas ; mais on y vit paraître ses deux arrière-petits-fils, âgés de trois ans, Edouard d'York, et Francis de Teck.

Ce fut une explosion indescriptible d'enthousiasme et d'acclamations. Les deux petits princes comprirent que cette ovation



Le duc de Connaught.—Le duc de Saxe-Cobourg Gotha.—L'empereur d'Allemagne.—Le Prince de Galles.
Sa Majesté. L'impératrice Frédéric.

était pour eux ; et, levant leurs mains jusqu'à leurs fronts, ils firent très correctement le salut militaire.

Si Sa Majesté eut connaissance de cette scène, elle a dû en être émue, jusqu'à pleurer de joie.

V

VISIONS DU PASSÉ

C'est à vol d'oiseau que je viens de décrire l'incomparable spectacle de la procession, et j'ai dit quelques-unes de mes impressions.

Mais quelles ont dû être alors les impressions de la grande reine ? Voilà une question que je me suis posée, et mon imagination m'a fourni une réponse, dans l'évocation du passé et dans ses contrastes avec le présent. Le lecteur comprendra que c'est naturellement un peu fantaisiste.

Nonchalamment assise au fond de son landau, la reine promenait ses regards sur les personnages qui composaient son escorte, sur les grands édifices et les monuments

de sa ville natale, la plus vaste du monde, sur les millions de spectateurs échelonnés, entassés, perchés sur toutes les hauteurs pour la voir et l'acclamer.

Il lui semblait qu'elle cheminait dans un étroit défilé entre deux hautes montagnes ; mais ces montagnes étaient vivantes et mobiles, de manière à présenter successivement tous les aspects de la grandeur. Être le centre de tant d'honneurs réunis, le foyer d'un tel rayonnement, le zénith d'une pareille gloire d'apothéose, n'était-ce pas le comble des grandeurs terrestres ?

Mais dans cette longue route étoilée qu'elle suivait, et qui ressemblait à une voie lactée de la terre, il y avait des astres qui lui étaient plus chers, et quand ses yeux étaient las c'est sur eux qu'elle les fixait pour se reposer. C'étaient ses fils et ses filles.

En même temps, des flots d'harmonie charmaient ses oreilles. Des cornemuses lointaines lui chantaient les vieilles mélodies de sa chère Ecosse. De nombreuses fan-

fares poussaient vers elle de toutes les directions les ondes sonores de leurs marches triomphales ; et de la haute futaie des clochers et des tours descendaient des concerts plus sonores que ceux des oiseaux : c'étaient des carillons de cloches et des acclamations humaines.

Cependant, toutes ces merveilles n'absorbaient pas entièrement son esprit, et, de temps en temps, il se reportait vers le passé. Au delà, ou audessus de tous ces admirateurs inconnus, sa mémoire évoquait le souvenir des amis d'autrefois, et de ses contemporains les plus illustres.

Quels contrastes entre sa destinée et celle de plusieurs d'entre eux ! Que d'hommes d'Etat fameux, que d'illustres diplomates, que d'orateurs et d'écrivains célèbres, que de guerriers renommés, que de princes puissants avaient plus ou moins longtemps poursuivi avec elle le chemin de la vie, et qui étaient maintenant disparus ! Quel sort dramatique avaient eu quelques-

uns des souverains qu'elle avait le mieux connus !

C'était en septembre 1843 qu'elle était allée, avec son époux, rendre visite au roi de France Louis-Philippe, en son château d'Eu. Ils y avaient passé six jours au milieu de fêtes ravissantes. La jeune reine s'y était livrée à la joie avec toute la vivacité de ses 24 ans, et c'était avec un vrai chagrin qu'elle s'était séparée de la famille royale de France.

Elle s'en était toujours rappelé avec bonheur, et le roi de France avait lui-même gardé le plus cher souvenir de sa royale visiteuse, comme en témoignent ces lignes, qu'il écrivait peu après au maréchal Soult : “ Tout ce que je vous dirai ne pourra vous donner une idée exacte de sa grâce, de son aménité, et de l'affection qu'elle nous a témoignée, à la reine, à ma sœur, à moi, et à tous les miens.”

Et, quelques années après, elle avait vu arriver en Angleterre le bon vieux monarque proscrit. Elle avait été heureuse de

lui donner asile, ne voulant pas prévoir que cet asile allait être son tombeau, et que le trône de France ne reviendrait pas à ses descendants.

Et Napoléon III ? Tout jeune encore, il était aussi venu à Londres, exilé, puis échappé de sa prison de Ham, prétendant à ce même trône de France que Louis-Philippe avait perdu. Quelques années après, elle l'avait revu empereur, par un de ces coups de fortune qui sont un des jeux de la Providence. Il était venu la voir dans son château de Windsor, et elle était allée lui rendre sa visite dans son incomparable ville de Paris.

Mais, plus tard encore, par une de ces vicissitudes rares dans l'histoire, chassé de sa patrie, fuyant devant la haine et le mépris d'un peuple furieux, il était revenu lui demander asile ; et il était mort avant le temps, loin de France, honni et méprisé, sans avoir compris hélas ! la catastrophe qui l'avait atteint, et le rêve prodigieux dont il avait été la plus insondable énigme.

Sa pensée se reportait alors vers l'Allemagne et la Prusse. Quatre des souverains qu'elle avait connus et qui s'étaient succédés sur ce trône puissant étaient morts. Le dernier était son gendre, et sa fin prématurée avait été un grand deuil pour elle. Mais maintenant c'était son petit-fils qui était empereur d'Allemagne, et sa petite-fille qui était impératrice de Russie Et, voyageant ainsi dans toutes les cours de l'Europe, son esprit retracait devant ses yeux les hommes et les choses du présent et du passé. Que de noms jadis célèbres et maintenant oubliés ! Que de vies brillamment commencées et fatalement brisées tout autour d'elle pendant ces soixante années de règne !

Mais il y avait une image plus chère que toutes les autres qui repassait sans cesse dans ses souvenirs. C'était celle du compagnon toujours tant regretté de sa fortune.

Que n'était-il à ses côtés, en ce jour, pour jouir de son triomphe et de l'apothéose de

l'Angleterre ! Son cœur se gonflait à cette pensée, et des pleurs montaient à ses yeux.

Mais alors elle regardait autour d'elle, et le bonheur lui souriait encore. Ces brillants cavaliers qui chevauchaient au près de son landau c'étaient ses fils et ses petits-fils. Quels beaux militaires ils faisaient tous ! Quelle garde d'honneur ils lui formaient ! Quel rempart de courage et de dévoûment filial ! Ou plutot, quelle couronne de joyaux plus précieux que des diamants !

N'avait-elle pas droit d être fière de sa postérité ? Et ne pouvait-elle pas envisager avec sécurité l'avenir de sa dynastie ?

On raconte que Napoléon I, en présence du berceau de son fils, s'écria : " Maintenant l'avenir est à moi." Mais on sait par quelle intervention dramatique et souveraine Dieu sut lui faire comprendre que l'avenir ne lui appartenait pas.

Et pourquoi donc ? Parce que la dynastie napoléonienne avait été fondée sur la violation des lois divines et humaines. Parce

que, pour la fonder, le grand empereur avait répudié sa légitime épouse, et s'était imaginé qu'une dynastie régulière et permanente pouvait naître d'un concubinage.

Mais, grâce à Dieu, l'avenir de la dynastie royale d'Angleterre a de meilleurs gages de stabilité. Elle est fondée sur la légitimité dynastique et sur la légitimité conjugale. Que dis-je ? Elle est fondée sur la vie chaste d'un prince et d'une princesse qui n'ont jamais méconnu ce qu'il y a de grand et de divin dans l'amour légitime, et qui n'ont foulé aux pieds ni les lois de la nature ni celles que Dieu a révélées aux hommes.

Si donc, en contemplant ses héritiers présomptifs, Notre glorieuse Reine se posait la question de l'avenir, elle pouvait répondre avec plus de certitude que Napoléon : " L'avenir est à moi. Qui sera roi d'Angleterre dans quelques années ? Ce sera mon fils. Qui le sera dans 25 ou 30 ans ?—ce sera mon petit-fils. Qui le sera dans 50 ans ?—Ce sera mon arrière-petit-fils, qui

fait aujourd'hui ses premiers pas, et qui balbutie à peine le nom de son aïeule."

En évoquant cette suave figure d'enfant la vénérable aïeule souriait. Et peu à peu ses propres souvenirs d'enfance lui revinrent en foule. C'est dans l'extrême vieillesse qu'ils redeviennent plus vivaces.

On dirait que nous faisons le tour de la vie, comme nous faisons celui du globe, et qu'à la fin du voyage nous nous retrouvons au point de départ, c'est-à-dire au pays natal, cherchant les amis d'autrefois, qui ne répondent plus à l'appel, et redemandant les joies naïves évanouies pour jamais.

La mélancolie de ces réflexions ne dura pas. Des acclamations plus étourdissantes éclatèrent. Toutes les fanfares jouèrent l'hymne national. Sa Majesté salua une dernière fois l'immense multitude et rentra dans son palais. La procession était finie. Elle avait duré trois heures.

VI

LA FÊTE DES ENFANTS

Eh ! bien, oui, les enfants aussi ont eu leur part de joie dans la grande fête nationale. Ils ont été l'objet d'une faveur toute spéciale de la part de Sa Majesté. A l'exemple du divin Maître, elle a voulu laisser venir à elle tous les petits, jeter sur eux des regards complaisants, entendre l'expression de leurs sentiments, et leur manifester son affection.

Rien ne fut plus touchant que cette rencontre entre les petits enfants des écoles élémentaires de Londres et la grande reine-impératrice, accompagnée de ses trois héritiers en ligne directe, formant trois générations, le prince de Galles, le duc d'York, et le petit prince Edouard d'York.

C'était au lendemain de la grande procession, le 23 juin. Durant la plus grande partie de cette journée, Sa Majesté avait donné en son palais de Buckingham une série d'audiences publiques.

Les maires des villes, accompagnés de leurs conseils, les membres de la chambre des Lords, les députés des Communes, plusieurs ambassadeurs et envoyés étrangers avaient défilé dans la vaste salle du trône, et présenté leurs hommages à la souveraine.

Elle était lasse, et ses yeux ennuyés avaient l'air de dire à son entourage : Ne serait-il pas temps de m'offrir un spectacle un peu plus riant ?

On y avait songé ; et déjà dix mille enfants, petits garçons et petites filles, rangés sur la grande estrade de *Constitution Hill*, causaient, riaient, et soupiraient après le moment où ils verraient enfin de leurs yeux cette grande reine dont on parlait tant.

C'était une élite. Ils avaient été choisis dans les innombrables écoles de Londres, parmi ceux qui s'étaient le plus distingués par leur assiduité, leur bonne conduite et leur travail. Un grand nombre portaient une décoration, la médaille frappée en

1887, à la réquisition de Sa Majesté et à son effigie, que l'on distribue dans toutes les écoles, aux élèves qui ont assisté aux classes tous les jours pendant toute une année.

Pour abréger leur longue attente, Sa Majesté leur avait fait distribuer des médailles du jubilé, avec du lait et des gâteaux.

Enfin, vers les cinq heures, deux superbes équipages venant de Hyde Park descendirent la colline, et vinrent s'arrêter en face de l'estrade.

Dans l'un des landeaux étaient le prince de Galles et sa fille, la princesse Victoria de Galles ; et dans l'autre le duc et la duchesse d'York, ayant en face d'eux leur fils Edouard d'York, et leur neveu Francis de Teck.

Inutile de dire avec quel enthousiasme les dix mille écoliers saluèrent de leurs acclamations les princes et les princesses, et surtout les enfants royaux, arrière-petits-fils de Sa Majesté.

Quelques minutes après, un détachement des Gardes-à-vie (Life Guards) et un corps de cavalerie indienne, venant du palais de Buckingham, firent leur apparition ; et les trompettes annoncèrent l'approche du carosse royal, dans lequel les enfants purent enfin contempler de leurs yeux l'auguste Souveraine, ayant à son côté l'impératrice Frédéric, et en face la princesse Christian, et le duc de Connaught.

Dix mille voix d'enfants firent retentir l'air de leurs vivats tout vibrants d'allégresse, pendant que Sa Majesté, rassérénée et souriante, les saluait, et promenait ses regards attendris sur ce gracieux bouquet de jeunes têtes qui représentaient toute la fleur de la nation et tout l'espoir de l'avenir.

Plusieurs adresses furent alors présentées à Sa Majesté, et je veux citer quelques passages des deux plus remarquables — l'une lue par l'évêque de Londres au nom des écoles de l'église d'Angleterre, et l'autre présentée par le cardinal Vaughan au nom des écoles catholiques :

“ Nous nous souvenons, disaient les élèves de l’église d’Angleterre, que le grand Roi de tous les rois a bien voulu recevoir les hosannas des enfants ; et nous savons que sa divine religion nous enseigne à honorer notre Souveraine parce qu’elle est notre souveraine. A plus forte raison désire-t-il que nous honorions une reine qui a toujours été sa servante fidèle. Votre Majesté s’est toujours appliquée à promouvoir les vertus que les enfants doivent pratiquer, et surtout la pureté, l’honnêteté, et la véracité ; et votre cœur, qui a tant d’êtres chers à aimer, a toujours gardé une place pour les petits enfants.

“ Nous voulons à cet âge où notre vie commence acclamer Votre Majesté, comblée d’années et d’honneurs. Peut-être un jour plusieurs de nous donneront leurs vies sur les champs de bataille, pour la patrie qui nous est chère et pour le trône que nous vénérons !

“ Qu’il vous plaise d’agréer nos acclamations d’enfants, et nous prierons Notre

Seigneur Jésus-Christ de prolonger encore ce règne, déjà si long et si digne d'éloges, et de le faire briller toujours dans l'histoire des rois comme une époque favorisée par les plus abondantes bénédictions du ciel..."

De leur côté, les enfants catholiques disaient :

" Nous sommes reconnaissants au Dieu Tout-puissant de vous avoir conservée sur le trône pendant une période de temps excédant le règne des autres souverains, et d'avoir répandu sur notre patrie tant de bénédictions, dont nous recevons nous-mêmes une part.

" On nous dit que le nombre des enfants des écoles catholiques, qui s'élevait à quelques milliers au commencement de votre règne, dépasse aujourd'hui un quart de million. Nous espérons que les leçons d'obéissance aux lois et de loyauté à notre Souveraine, que notre religion nous donne, et que nos maîtres ont profondément gravées dans nos cœurs, ne seront jamais

oubliées, et feront de nous des sujets toujours fidèles et dévoués à Votre Majesté..

D'autres adresses furent encore présentées. La reine remit une même réponse écrite à ceux qui les lui avaient lues, et les milliers de voix enfantines entonnèrent l'hymne national, accompagné par la fanfare des grenadiers royaux.

Des acclamations prolongées suivirent, pendant que le cortège royal reprenait sa marche, en route pour la station de Paddington.

Il se faisait tard, et Sa Majesté devait avoir grand besoin de repos. Cependant sa journée n'était pas finie. Sur la route qui devait la reconduire à son cher Windsor, qu'elle avait quitté depuis trois jours, bien d'autres démonstrations l'attendaient.

A Paddington, des foules immenses lui faisaient une ovation. A Slough, tout pavoisé et décoré, une autre multitude l'attendait, et trois nouvelles adresses lui étaient présentées.

Et les mêmes scènes recommençaient au



Lechateau de Windsor

collège Eton, à la grande joie des élèves. Partout, dans les bourgs et les villages, la pauvre reine était guettée par des foules enthousiastes, et accablée de témoignages d'admiration et de dévoûment.

La terrible corvée ne finit qu'aux portes de son château, où deux mille enfants des écoles de Windsor l'attendaient encore, et lui firent une dernière ovation.

VII

LA REVUE MILITAIRE

C'est dans la plaine de Laffan, à deux milles d'Aldershot, que se fit la revue des troupes L'endroit ne pouvait être mieux choisi ; car cette plaine est une immense arène, de forme ovale, parfaitement unie, couverte d'un tapis de gazon vert, et entourée de collines boisées formant amphithéâtre.

Les collines sont les gradins naturels de ce cirque, où des millions de spectateurs peuvent trouver place ; et le gazon qui

couvre le sol est si épais que les galops de la cavalerie et de l'artillerie n'y peuvent soulever le moindre nuage de poussière.

Sur un des côtés de l'arène, au pied d'une des collines, deux grandes estrades avaient été érigées, et c'est dans l'espace vide qui les séparait que devait stationner pendant la revue la voiture de Sa Majesté, ayant derrière elle les princesses de sang royal, dans leurs voitures respectives, et les princes anglais et étrangers, à cheval.

La revue devait commencer à quatre heures P. M. Mais dès le matin les troupes de North-Camp et d'Aldershot s'étaient mises en mouvement, pour se concentrer autour de la plaine de Laffan. A Aldershot surtout l'animation était grande. C'était jour de fête pour la petite ville, qui est essentiellement militaire, et qui comptait l'été dernier dans ses casernes et ses écoles environ 38000 soldats et officiers. Toutes ses rues étaient pavoisées et regorgeaient d'escadrons en marche, et de fanfares étourdissantes.

Tous les mouvements convergeaient vers la plaine de Laffan, et, de midi à quatre heures, on y vit arriver de toutes les directions, par toutes les routes, dans un rayon de vingt milles, de nombreux corps militaires et d'immenses multitudes de curieux.

L'affluence et le mouvement étaient surtout extraordinaires du côté de *Farnborough Station*, par où devait arriver Sa Majesté. Pavillons, drapeaux, et banderolles de toutes couleurs, y flottaient au vent, et trois arcs de triomphe y avaient été érigés.

Dès onze heures du matin commencèrent à arriver de Londres des trains chargés de troupes. Plusieurs bataillons de grenadiers, et de gardes écossais défilèrent les premiers. A midi, parut un corps de troupes indiennes.

De temps en temps, entraient en gare des trains remplis d'officiers et de dames. Les toilettes claires de celles-ci se détachaient admirablement sur les uniformes

militaires et formaient un tableau pittoresque et riant.

Cinquante omnibus venus de Londres, et d'innombrables véhicules de tout genre, comprenant même des voitures d'ambulance et des wagons d'artillerie, transportaient les arrivants à leurs destinations respectives.

Le duc de Connaught fut de bonne heure sur les lieux et fit une visite rapide à Aldershot. Il portait le bâton de commandement, et était accompagné de plusieurs officiers.

Un peu avant deux heures, arriva le premier des trains royaux. Il amenait le prince et la princesse de Galles, le duc et la duchesse d'York, le duc de Cambridge, la princesse Victoria de Galles, la princesse Louise marquise de Lorne, le duc et la duchesse de Fife, le duc et la duchesse de Teck, le prince Albert de Prusse, le grand duc et la grande duchesse de Mecklembourg-Strelitz et d'autres dont les noms nous échappent. Tous montèrent dans dix

landaus découverts, et disparurent dans la direction de l'Hôtel du Gouvernement, suivis par le duc de Connaught à cheval.

A trois heures arriva l'escorte de Sa Majesté, composée d'officiers coloniaux et de cavaliers Indiens, sous le commandement du lieutenant-colonel Gordon.

Enfin, à quatre heures moins deux minutes l'agitation de la foule à la gare de Farnborough devint intense : Le train royal portant Sa Majesté venait d'y entrer. Parmi les grandes dames de sa suite, on remarquait la princesse Henry de Battenberg, la princesse Christian, la princesse Victoria de Schleswig-Holstein, la princesse de Anhalt, Lady Churchill, mademoiselle Phipps, etc., etc.

A ce moment-là, la plaine de Laffan présentait le spectacle le plus pittoresque et plus animé ; et de grands mouvements s'y opéraient. De nombreux escadrons de fantassins, de cavaliers, d'artilleurs, précédés de leurs fanfares débouchaient de

toutes les directions dans la plaine, et y prenaient les postes assignés à chacun.

Il y avait plus de deux heures que les estrades et les collines voisines étaient couvertes de spectateurs. Les branches des arbres mêmes ployaient sous le poids d'oiseaux d'un nouveau genre, bipèdes sans plumes venus d'Aldershot et des villages voisins.

A quatre heures et cinq minutes précises, le premier des 21 coups de canon du salut royal fit tressaillir la foule. Il annonçait que Sa Majesté avait quitté la gare de Farnborough et s'approchait de Laffan.

Quelques instants après, la crète de la colline se couronna de la brillante procession des princes, ayant à leur tête le prince de Galles en uniforme de hussard. Ils défilèrent lentement au pas de leurs chevaux, salués par les acclamations de la multitude, et vinrent se ranger entre les deux estrades.

Mais tous les regards étaient déjà fixés sur le cortège royal qui s'avançait. En

tête venait le duc de Connaught, entouré de son état-major ; puis, la cavalerie indienne et quelques officiers des troupes canadiennes, et enfin, Sa Majesté dans un landau découvert, ayant en face d'elle la princesse Béatrice et la princesse Christian. Avec un ensemble merveilleux, des milliers d'épées flamboyèrent au soleil, et les drapeaux s'abaissèrent. Ce salut des armes et des drapeaux est plein de solennité et de grandeur.

Alors commença la revue proprement dite, et ce fut vraiment un grand spectacle.

Toute la plaine, longue de deux milles et large d'un demi mille, ressemblait à une vaste aquarelle, dont le dessin était remarquable de symétrie et d'harmonie, et dont les lignes formées par les rangs militaires se mouvaient harmonieusement, comme un grand corps animé par une seule âme.

Auprès, au loin, à gauche, à droite, des lignes de soldats s'allongeaient, des carrés se formaient, des colonnes s'ébranlaient au roulement des tambours et marchaient, ici

du centre aux extrémités, et là des extrémités au centre. Les rangs pressés, mûs comme par un ressort, ondoyaient, s'avançaient, défilaient, circulaient dans un balancement régulier et automatique.

Dans les lointains de la plaine une buée légère flottait sur les nombreux escadrons en marche, comme un voile transparent qui en idéalisait les lignes. Là-bas, des oscillations indécises de baïonnettes étincelantes indiquaient que des carrés de fantassins venaient de se mettre en marche. Plus près, c'étaient des colonnes de cuirassiers dont les plis ondulaient rapidement. Devant nous, les artilleurs passaient au grand galop de leurs chevaux, comme des centaures antiques, traînant leurs lourds caissons avec un bruit d'ouragan.

Les armes et les gibernes, les épaulettes et les casques, les shakos et les tuniques aux couleurs chatoyantes et variées, formaient des rivières de miroitements et de rayons. C'était un vaste tournoi d'hommes et de chevaux, où les cuivres et les aciers

polis resplendissaient. C'était un ruissellement de reflets et de flammes, jaillissant de vagues humaines en mouvement. Et pendant que ce spectacle ravissait nos yeux, des harmonies puissantes charmaient nos oreilles. Les trompettes sonnaient partout, les fanfares à cheval remplissaient l'air de leur musique guerrière ; des bandes de cornemuses, marchant en tête des régiments écossais, faisaient entendre les airs monotones et mélancoliques de leurs bruyères et de leurs montagnes.

De tous côtés les tambours battaient, et à chaque sonnerie des trompettes on voyait onduler l'immense moisson de sabres, d'épées, de lances, de baïonnettes, de casques, de pointes d'acier et de plumets flottants.

C'était un merveilleux tableau d'ensemble, et dont les plans se déroulaient avec un ordre admirable. Mais en observant la régularité de ces évolutions stratégiques, je songeais au chaos des batailles, à la mêlée des luttes tragiques, aux lignes bri-

sées par les obus, aux éclaircies sanglantes faites dans les rangs par les batteries qui vomissent la mort, aux retraites désordonnées, aux paniques fatales, aux fuites précipitées devant un ennemi vainqueur !

Le défilé devant Sa Majesté fut simplement splendide. Il s'opéra de gauche à droite, et dura deux heures.

Pendant deux heures Sa Majesté vit passer devant elle et lui présenter les armes trente mille fantassins, cavaliers et artilleurs, tous divisés en escadrons, et précédés de leurs fanfares, les fantassins allant au pas, les cavaliers et les artilleurs au grand galop de leurs chevaux.

Qu'ils étaient beaux à voir tous ces vaillants défenseurs de la patrie ! Les Ecossais avec leurs casques à plumes, leurs ceintures à crinières, et leurs amples plaids élégamment drapés, graves et solennels, marchant au pas, mesuré par leurs fanfares de cornemuses—les Cuirassiers géants, aux poitrines d'acier et aux casques de cuivre, défilant au grand galop de leurs chevaux,

avec un cliquetis d'armures étourdissant— les Lanciers rigides, élevant leurs fers de lances, semblables à des tourelles en vedette surmontées d'une flèche en bronze doré—les *Scots Grey*, beaux et grands hommes, montés sur des chevaux colosses plus beaux encore, et faisant trembler le sol sous leur cavalcade—Ils sont bien les mêmes que Napoléon nomma les *terribles Gris* à Waterloo et qu'il décima sans pouvoir les vaincre, — les Hussards, avec leurs dolmans flottants aux revers rouges et gris ; — les Dragons-gardes, imperturbables et lourds, sous leurs armures flamboyantes ; — les Carabiniers à cheval--les Batteries d'artilleurs, entraînant dans une course vertigineuse leurs canons rayés et leurs caissons ; — les Ingénieurs et les Sapeurs avec leurs fourgons ; — les Mineurs sous-marins de Malte, de Hong-Kong, de Singapore, de l'île Maurice, de la Jamaïque et des Indes Occidentales ;—la Police Montée du Canada, les Dragons canadiens ; les Carabiniers d'Australie, de Queensland et de la Nouvelle-Zélande ; les détachements d'ar-

tillerie de Trinidad, de la Nouvelle-Galles du Sud, des Bermudes, du Canada, de Ceylon, et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer !

Un trait caractéristique de ce grand déploiement militaire était la variété des races et des couleurs, des uniformes et des langues. Car, à côté des Anglais, des Canadiens, des Australiens, marchaient et chevauchaient des Noirs de l'Afrique, des Jaunes de la Chine et des Indes, des Malais, des Cypriotes, des Hausas de Lagos et de la Côte d'Or, des Sykhs, des Punjabis, des Dyaks de Bornéo.

Il était près de sept heures quand le défilé fut terminé. Toutes les troupes, concentrées alors au centre de la plaine s'approchèrent de Sa Majesté, et l'hymne national fut joué par toutes les fanfares à la fois. Les soldats poussèrent des acclamations formidables, en élevant au bout de leurs carabines leurs casques, armets, képis, et casquettes. Les bravos de la multitude se joignirent aux clameurs des

troupes, et ce fut au millieu des cris d'un million de voix que Sa Majesté reprit avec son escorte la route de Windsor.

VIII

LA REVUE NAVALE

Le bras de mer Solent, choisi pour le déploiement majestueux de la marine anglaise, offre à la fois de grands avantages pour l'évolution des navires, et d'admirables points de vue pour les spectateurs.

Il est resserré entre la petite île de Wight et la côte méridionale de la grande île britannique, et protégé contre les tempêtes fréquentes qui troublent la Manche.

Les nombreux yatchs de plaisir qui y croisent peuvent admirer au nord les hâvres et les villes de Portsmouth ét de Southampton, au sud les rives pittoresques de Wight, avec ses grands bois, ses jardins, ses parterres, ses villas à demi cachées dans les feuillages, et ses petites villes blanches et roses.

Des hauteurs qui bordent cette large avenue maritime des millions de spectateurs peuvent voir évoluer des centaines de navires, et si Sa Majesté avait pu se transporter pour l'occasion dans son château d'Osborne elle aurait contemplé de ses fenêtres cet incomparable spectacle.

Tous ceux qui ont eu la bonne fortune d'en être témoin en sont revenus émerveillés. Sans doute la puissance navale de l'Angleterre était connue ; mais jamais les marins les mieux renseignés n'avaient eu pareille opportunité d'en apprécier à la fois l'étendue, la force et la beauté.

Le 26 juin, à Spithead, elle s'est exhibée avec un orgueil légitime, et elle a déployé ses vastes proportions devant les représentants de toutes les nations, afin de les forcer à reconnaître sa suprématie. De l'aveu de tous, la démonstration a été triomphante et le spectacle splendide.

On comprend aisément que c'est une nécessité pour l'Angleterre d'avoir la plus puissante marine du monde. La mer l'isole,



LE CHATEAU D'OSBORNE.

mais elle la protége aussi, à condition toutefois que cette mer soit bien gardée.

Les fortifications ne sont une force pour une ville qu'autant qu'elles sont bien garnies d'artilleurs. Or, l'océan est la plus formidable des fortifications ; mais il faut le peupler de navires pour s'en assurer la suprématie. Voilà la force de l'Angleterre : l'océan l'entoure comme une grande muraille de Chine, et ses redoutables cuirassés en sont les batteries.

Donc la fière Albion a voulu, durant ces jours de fête, se contempler elle-même dans sa force ; et pour cela elle s'est regardée dans le miroir de la mer.

Elle n'a pas rappelé des confins du monde les escadres dispersées dans ses stations navales lointaines. Elle a réuni seulement les navires en disponibilité dans les divers ports de son île, et, quand ils ont défilé sous ses yeux, ils formaient une ligne formidable de remparts d'acier couverts de canons, longue de trente cinq milles !

Au moment de la revue, et pour que le

regard pût en admirer l'ensemble harmonieux, on les avait rangés sur cinq lignes, ayant sept milles de longueur chacune. Quel spectacle imposant et formidable !

Représentez-vous cent soixante-dix navires de guerre ainsi groupés, flottant sur une mer calme inondée de lumière, tous repeints à neuf, vernis, polis, rajeunis, avec leurs cuivres flamboyants, avec leurs milliers de pavillons de toutes couleurs flottant aux mâts, aux vergues et aux cordages, avec leurs tours et leurs tourelles garnies de canons de bronze et d'acier, avec leurs torpilles et leurs autres engins de guerre. Représentez-vous à tous les étages de ces citadelles flottantes quarante mille marins artistement rangés, drapés dans leurs plus beaux uniformes, souriants, fiers et glorieux, et vous pourrez alors peut-être, par un effort d'imagination, vous faire une idée approximative de la grandeur de ce spectacle.

Mais non, ce tableau n'est pas complet. Au milieu de ces Léviathans immobiles,

étalant leurs carapaces au soleil, il faut vous représenter une autre flotte, également pavoisée et rutilante, mais pleine de vie et de mouvement : c'est celle qui porte des milliers et des milliers de spectateurs.

Elle se compose de steamers grands et petits, de bateaux et de yatchs à vapeur et à voiles, charriant des flots humains dans toutes les directions ; et pour ne mentionner, dans cette flotte de paix venant admirer la flotte de guerre, que les grands navires-palais chargés de visiteurs, nommons la Campania de la ligne Cunard, le Teutonic de la ligne White Star, la Touraine de la Compagnie Générale Transatlantique, le Scot, le Danube, le Carthage, appartenant à diverses nations.

Ce n'est pas tout encore. Tous les Etats européens, ainsi que les Etats-Unis et le Japon, sont représentés dans ce merveilleux concours, chacun par un de ses plus beaux navires de guerre ; et les spectateurs admirent tour à tour le Pothuau, de France, le Rossia, de Russie, le Wien de l'Autriche,

le Lepanto d'Italie, le Fuji du Japon, et les comparent aux grands cuirassés anglais· Parmi ces derniers, plusieurs ont des noms redoutables et pleins d'orgueil. On les appelle : le Terrible, le Victorious, le Powerful, le Mars, le Jupiter, le Majestic, le Magnificent, le Sans-Pareil, l'Inflexible, la Dévastation, le Colosse, la Résolution, le Thunderer, le Mighty-Six, le Repulse, le Renown, dont le motto paraît être celui de toute la flotte : " *Deeds not words*, des actes et non des paroles."

Ce jour-là cependant, tous ces géants de la mer se contentèrent heureusement de prononcer des paroles, et c'est le Renown qui parla le premier. Ce rôle convenait à son nom.

A l'heure fixée, un de ses canons gronda, annonçant à toute la flotte que le yatch royal s'avançait.

Ce yatch élégant et somptueux porte deux noms que l'histoire ne séparera pas et que la fête du jour rappelait sans cesse

— Victoria-Albert— et il avait à son bord Albert, fils, prince de Galles, en grand uniforme d'amiral. A ses côtés se tenaient le duc d'York, le duc de Cambridge, le prince Henry de Prusse, tous revêtus de l'uniforme de marin, la princesse de Galles, et la princesse Victoria, sa fille, portant d'élégants costumes de yatch en flanelle blanche et des chapeaux de paille blancs.

Soudain, l'étendard royal de soie cramoisie et jaune tout brodé d'or fut déployé —ce qui signifiait que le prince de Galles représentait Sa Majesté—et le défilé commença.

En arrière du yatch royal venaient le Carthage où brillaient dans leurs riches costumes les Magnats de l'Inde et leurs officiers—l'Eltin, l'Enchanteresse, le Wildfire que s'étaient partagés quelques membres du gouvernement anglais et les ministres coloniaux avec leurs invités—l'El Dorado portant les ambassadeurs et leurs suites—le Danube transformé en Chambre

des Lords—et la majestueuse Campania chargée de la Chambre des Communes.

Suivi de ce brillant cortège, le yatch royal s'avança lentement entre les lignes des navires. Nous avons dit qu'ils étaient rangés sur cinq lignes formant ainsi trois grandes avenues. Le yatch royal les parcourut successivement dans toute leur étendue, et quand il arrivait entre deux navires les saluts d'usage s'échangeaient, les équipages poussaient des acclamations, les marins présentaient les armes, et les fanfares jouaient "*God save the Queen.*" Dans les intervalles de ce long défilé, les bouches-à-feu faisaient entendre leurs voix sonores.

Au retour de cette longue course, le yatch royal se rapprocha du Renown, et il échangea avec lui un colloque dans la langue des pavillons. Le Renown transmit à toute la flotte dans le même langage les ordres du prince, et de tous les navires s'élancèrent alors dans la direction du yatch royal des chaloupes à vapeur montées par les principaux officiers de chaque

navire. Une réception cordiale les attendait, et Son Altesse Royale leur exprima au nom de Sa Majesté toute la satisfaction et tout l'orgueil patriotique que son cœur avait ressentis en face de ce déploiement grandiose.

Les Commandants des navires étrangers furent également conviés à ce grand rendez-vous à bord du yatch royal, et ce fut un curieux spectacle de voir réunis et mêlés, les pavillons de toutes les nations autour de ce modeste navire, esprit d'une race revêtu d'une forme visible, et symbolique représentant de la puissance anglaise.

C'est alors qu'on put remarquer à son bord, outre ceux que j'ai déjà nommés, le duc et la duchesse d'Albany, le duc de Connaught, l'impératrice Frédéric, le prince Arthur de Connaught, la princesse Victoria Patricia de Connaught, le prince Alexandre et la princesse Ena de Battenberg, le prince Henry de Prusse, le prince Christian, la duchesse de Saxe-Cobourg-

Gotha, le grand duc Serge de Russie, le prince Charles de Danemark, le prince Albert de Prusse, le prince et la princesse de Naples, et d'autres princes venant des Indes, du Japon et du royaume de Siam.

Cette imposante revue dura plusieurs heures, et tout le monde s'extasiait devant la beauté du spectacle auquel un ciel splendide venait ajouter son éclat et ses sourires.

La mer surtout prenait part à la fête avec une bonne humeur charmante, et une allégresse quasi maternelles. Sa robe d'azur transparent ruisselait de pierres précieuses.

Tous ces monstres aux carapaces dures, elle les berçait mollement sur son sein. Tous ces grands meurtriers qui parcourent le monde et y sèment la mort, elle les entourait de ses caresses. Des multitudes de petites lames courtes clapotaient, riaient, poussaient des cris joyeux autour d'eux.

Tout était miroitement, rayonnement, bruissement, lumière et joie. On se sentait hypnotisé par je ne sais quel fluide magique. Les vagues moussaient d'allégresse comme des coupes de champagne, et des odeurs capiteuses grisaient l'atmosphère.

Une sorte d'émotion contagieuse de la nature et des hommes gagna les spectateurs les plus flegmatiques, quand des centaines de canons, porte-voix formidables, transmirent au loin les explosions de la joie universelle.

Et la fête se prolongea au milieu des acclamations humaines et des tonnerres de l'artillerie, tantôt éclatants et tantôt sourds, les uns rapprochés et les autres lointains, jusqu'à ce que le soleil qui avait bien fait sa part s'éclipsa tout à coup.

Jusque-là il s'était montré très complaisant pour Sa Majesté ; et ce jour-là même il avait assisté avec un intérêt visible à

cette magnifique démonstration navale, la contemplant avec sérénité de son grand œil élatant de lumière.

Mais vers les cinq heures P. M. il sembla dire : " J'en ai assez de ce spectacle," et il céda sa place à de sombres nuages qui entrèrent en scène, sans y être invités. Ils se glissèrent d'abord lentement et sans bruit le long des coulisses de l'hémisphère céleste. La brise légère et sautillante qui avait dansé sur la vague, tout le jour, se retira devant eux. La mer fit silence, et le ciel devint manaçant.

Voulut-il rappeler à l'Angleterre que tous ses canons de gros calibre ne sont après tout que des pétards, comparés aux célestes batteries ? Voulut-il jeter une douche d'eau froide sur l'enthousiasme et la vanité d'Albion ? — Peut-être. Ce qui est certain, c'est que vers les six heures du soir, alors que la revue proprement dite venait à peine de finir, un orage tropical épouvantable éclata.

En un instant, toute la vaste flotte disparut aux regards, enveloppée dans les avalanches d'un nouveau déluge. Des salves d'artillerie électrique ébranlèrent les cieux, et firent trembler les lourds navires, le bras de mer et ses rivages. Pendant plus d'une heure, les éclairs sillonnèrent sans interruption l'atmosphère, et le tonnerre promena ses grondements terribles d'une extrémité à l'autre de l'horizon.

Mais quoiqu'il parût courroucé le ciel fut miséricordieux. Ce ne fut pas du feu, mais de l'eau seulement qu'il répandit sur cette multitude en fête. Il n'en résulta aucun naufrage ni accident. Ce ne fut un désastre que pour les toilettes des dames. Les plus élégantes présentaient après l'orage le spectacle le plus disgracieux et le plus attristant ; et plusieurs ont pensé sans doute qu'elles avaient payé trop cher leurs joies et leurs succès du jour.

Pendant quelque temps, on crut que l'illumination de la flotte, qui devait avoir

lieu le même soir, serait rendue impossible par la tempête. Mais les grands nuages noirs, qui étaient venus si inopinément troubler la fête, s'en allèrent comme ils étaient venus, et, quand la nuit tomba tout à fait, le ciel se montra parsemé d'étoiles.

Alors le yatch royal reparut à l'horizon tout illuminé, et il donna à la flotte les signaux convenus. Les canons tonnèrent de nouveau. Une fusée étincelante traça dans le ciel une ellipse lumineuse, et dans un instant les 170 navires se transformèrent. Les longues formes noires, qui semblaient dormir de leur dernier sommeil sur les dalles sombres de la mer, se réveillèrent tout à coup, pleines de vie et de lumière. De la proue à la poupe, de la ligne de flottaison à la cime des mâts, des girandoles de flamme formèrent des dessins harmonieux, et révélèrent tous les détails de forme et toutes les beautés des forteresses flottantes. Bientôt on crut avoir sous les yeux une grande ville en feu, dont les flammes étaient centuplées par les réver-

bérations de la mer. C'était une illumination féerique.

Quand la canonade eut dit au yatch royal son dernier bonsoir, il était minuit. *

(*) En parlant de cette imposante démonstration, le *Temps* de Paris disait : " La France peut, mieux que toute autre nation, y prendre part avec une généreuse sympathie. Car elle sait que, malgré certaines divergences naturelles, il n'est pas probable que cet immense armement soit jamais tourné contre elle. Pour la France, cette pompe martiale n'est que le couronnement du Jubilé de la Paix ! "

Evidemment, le *Temps*, ce jour là, n'a pas été bon prophète.

Ce qui donne un intérêt particulier à la bonhomie du *Temps*, c'est qu'au même moment le *Globe* de Londres disait : "Si la Grande-Bretagne avait l'esprit agressif qui anime au moins une de ses voisines du Continent, la puissante Armada, réunie à Spithead serait une menace pour la paix du monde. Mais même le plus jaloux de nos critiques étrangers sait dans son cœur que la politique anglaise est profondément enracinée dans la justice et la droiture.... et que la puissance géante de sa marine ne sera employée qu'à faire du bien. "

IX

LES COLONIAUX.

Nous avons déjà montré en parlant des caractères du Jubilé quel rôle important les coloniàux y ont joué. Le Canada avait droit au premier rang dans toutes ces grandes et belles manifestations, et il lui a été invariablement accordé.

Mais notre récit ne serait pas complet si nous n'ajoutions pas quelques lignes au sujet des fêtes brillantes et variées données en l'honneur des Coloniaux.

Naturellement les banquets n'ont pas manqué : et les journaux ont mentionné spécialement celui de S. A. R. le prince de Galles, celui du Lord Maire de Londres, celui de la magistrature et du barreau à Lincoln's Inn Hall, celui de Fishmongers' Hall, donné par la célèbre corporation du même nom, et plusieurs autres offerts par les hommes les plus haut placés dans l'aristocratie anglaise.



Le chateau de Balmoral.

Quand les Coloniaux allèrent à la grande revue navale, l'amirauté, le maire, la corporation, et le public de Portsmouth rivalisèrent d'empressement pour les recevoir.

A Londres, quand les banquets et les bals leur donnaient du répit, on les invitait au théâtre. C'est ainsi qu'on les vit au Lyceum, au Criterion, au Garrick, et dans quelques autres où des loges étaient mises à leur disposition.

Les réceptions les plus cordiales leur furent données par divers corps militaires, et par l'Honorable Compagnie d'Artillerie.

Les directeurs du *Palais de Cristal* les invitèrent aussi à une grande fête de nuit : malheureusement nos militaires étaient déjà en route pour le Canada quand cette fête eut lieu.

Le 3 juillet, Sa Majesté voulut donner aux troupes coloniales une dernière marque de sa faveur, en leur faisant distribuer des médailles commémoratives de son Jubilé et de son long règne.

La cérémonie eut lieu dans les jardins spacieux du palais de Buckingham, sur la vaste pelouse qui s'étend de la terrasse du palais jusqu'au lac, et que toute une forêt entoure et ombrage. Le touriste qui passe en face du palais ne soupçonne pas qu'il y a là d'immenses jardins et tout un parc dans le centre le plus aristocratique de la grande ville.

Les troupes coloniales comptant environ mille hommes, étaient rangées sur deux lignes en forme de P grec, faisant face à la terrasse du palais. Nos Dragons Royaux, nos Hussards, nos batteries, notre infanterie, notre Police montée du Nord-Ouest y étaient représentés ; et à côté d'eux figuraient la Police montée du Cap, les Zaptichs de l'île de Chypre, les lanciers et les carabiniers à cheval de la Nouvelle-Galles du Sud, les Maoris de la Nouvelle-Zélande, les Dyaks de Bornéo, les superbes Sykhs, les Zouaves des Indes, etc., etc.

La variété des types et des uniformes de ces différents détachements militaires

offraient un coup d'œil des plus pittoresques. Mais en face un autre groupe attirait encore plus l'attention : c'étaient les premiers ministres coloniaux, avec leurs femmes et plusieurs officiers supérieurs de l'armée.

Vers onze heures, le prince de Galles, précédé du colonel Herbert et du capitaine McNeill, et suivi d'un brillant état-major, fit l'inspection en passant dans les rangs. Puis il alla se placer en avant de la terrasse, sous un arbre où étaient déposées des caisses contenant les médailles ; et les officiers d'abord, puis les soldats, défilèrent un à un devant Son Altesse, et reçurent de ses mains, les soldats, des médailles de bronze, et les officiers des médailles d'argent. Chaque médaille, placée dans un étui en cuir doublé de satin blanc, porte en relief sur une face, le buste de Sa Majesté, et sur l'autre cette inscription : " En souvenir de la 60ième année du règne de la Reine Victoria, 20 juin 1897 ".

Tous ces militaires paraissaient impas-

sibles, et saluaient solennellement le prince, en arrivant à lui et en le quittant, chacun en levant son arme ; mais les cœurs battaient dans les poitrines que ces médailles allaient décorer, et l'accueil que leur faisait S. A. R. était remarquable de cordialité et de grâce.

Immédiatement après cette imposante et touchante cérémonie, le même jour, le *National Liberal Club* donnait un déjeuner aux premiers ministres coloniaux, et aux libéraux. Trois cents convives y prirent place. Ce ne fut pas seulement un repas joyeux, mais une fête d'éloquence à laquelle prirent part Sir Wilfrid Laurier, Sir William Harcourt et Lord Roseberry.

Sir Wilfrid Laurier répondit à la santé : "Nos hôtes, les Premiers." proposée en termes aimables par le Président, Lord Carrington. La parole facile et élégante de notre Premier fut très applaudie.

Sir William Harcourt fit un remarquable discours en réponse à la santé du Parlement britannique, et revendiqua pour le parti

libéral une large part des progrès réalisés par les colonies.

Lord Rosebery fut étincelant de verve et d'esprit. On dit généralement qu'il est le plus brillant orateur de banquet qu'il y ait en Angleterre.

Cette journée, déjà si bien remplie, n'était pas finie : mais elle était la dernière des fêtes joyeuses de nos troupes. L'heure du départ allait sonner.

Vers le soir, nos militaires se dirigèrent vers la gare Euston, accompagnés de plusieurs fanfares, et d'autres troupes coloniales, et salués par les acclamations de milliers de spectateurs.

Un train spécial les y attendait et les transporta à Liverpool. Là, une foule enthousiaste couvrait les quais, quand ils montèrent à bord du "Scotsman": et un corps d'artilleurs, avec sa fanfare, vint leur dire adieu, et leur souhaiter bon voyage.

Mais les fêtes continuèrent pour les Coloniaux restés à Londres

Les réceptions privées succédèrent aux réceptions publiques ; et non seulement nous ne saurions pas les décrire convenablement, mais nous ne pouvons pas même en publier une liste complète.

Mentionnons, entre autres, celles de la duchesse d'Abercorn à Hampden House, de Sir Henry Irving au Lyceum Theatre, et le *garden party* du duc et de la duchesse de Devonshire.

Rappelons encore parmi les plus brillantes de Londres, auxquelles il nous a été donné d'assister, la somptueuse réception du marquis de Lansdowne dans sa résidence princière de Berkeley Square, et celle de Lord Strathcona à l'Institut Impérial.

Après les réceptions de Londres vinrent celles des châteaux environnants. C'est ainsi que les Premiers coloniaux furent reçus et fêtés à Chester par le maire de la ville, à Hawarden par le Grand Vieillard Gladstone, et à Llanrwst par Lord Carrington.

Le 7 juillet, c'est au château de Windsor qu'ils étaient invités avec leurs femmes par Sa Majesté.

Des officiers du château les attendaient à la gare un peu avant midi, et ils les conduisirent d'abord au palais. Quelques instants après, on leur fit faire une promenade à travers le parc et les jardins, jusqu'au mausolée de Frogmore, élevé sur la tombe du prince Consort, puis à la résidence du prince Christian.

Le temps était ravissant, et les visiteurs purent admirer à loisir les alentours de la royale demeure.

Revenus au palais, ils visitèrent les chapelles et le cloître, et furent ensuite introduits dans une des salles du château, où le duc de Devonshire, président du Conseil Privé, M. Chamberlain, secrétaire des colonies, et plusieurs autres membres du Conseil vinrent les rejoindre.

A deux heures P. M. un somptueux déjeûner leur fut servi dans la salle Saint-Georges, et, après le déjeûner, Sa Majesté,

accompagnée du duc de Connaught, du grand duc de Hesse, de la princesse de Battenberg et d'autres membres de la famille royale les reçut dans le grand salon blanc.

Des adresses furent alors présentées à Sa Majesté par Sir Wilfrid Laurier au nom du Parlement du Canada, et des villes de Montréal et de Toronto — et par les autres ministres coloniaux aux noms de leurs gouvernements respectifs. Lady Turner et Lady Forrest lurent aussi des adresses à la reine de la part des femmes d'Australie.

Sa Majesté répondit gracieusement à toutes ces adresses ; et les Premiers coloniaux furent ensuite assermentés comme membres du Conseil Privé de Sa Majesté.

Il était près de cinq heures quand ils reprirent la route de la métropole, enchantés de ce qu'ils avaient vu, et du gracieux accueil de leur grande souveraine.

Longtemps sans doute ils garderont le souvenir de ces fêtes incomparables auxquelles ils ont été mêlés, et l'esquisse que

nous venons d'en faire devra avoir pour eux un charme particulier.

Mais il nous semble qu'elle aura aussi de l'intérêt pour tous nos compatriotes, parce que l'évènement que nous avons raconté et décrit devra occuper une place importante dans notre histoire.

C'était la première fois que le Canada était appelé à jouer un rôle sur un grand théatre où figuraient toutes les puissances européennes, et tous ceux qui voudront rendre justice à notre premier ministre devront reconnaître que ce rôle a été bien rempli.

Jusqu'au jour de ce mémorable évènement, le Canada n'était guère connu parmi les peuples nombreux qui s'y sont fait représenter; mais ils ne peuvent plus l'ignorer après tout le bruit fait autour de son nom pendant ces fêtes.

Si l'Angleterre était la reine de ce grand rassemblement de peuples, les Etats coloniaux en étaient les princes; or, dans cette cour princière de l'Empire britan-

nique, le Canada occupait la première place, et parmi les premiers ministres coloniaux Sir Wilfrid Laurier brillait au premier rang.

Après Sa Majesté, sur laquelle tous les regards étaient naturellement fixés, il a peut-être été l'homme qui a le plus attiré l'attention publique dans les nombreuses manifestations où il a représenté son pays.

Partout où sa présence était requise, il a su occuper la place d'honneur qui lui était assignée, et remplir la tâche qui lui était confiée, avec la dignité, la correction et le tact que les circonstances exigeaient. Il a su plaire à tous par sa distinction pleine de réserve, par sa remarquable intelligence, par l'amabilité de ses manières, et par sa bonne humeur toute française corrigeant agréablement son flegme britannique.

Tous les hommes marquants et les plus haut placés de l'Angleterre n'ont pas seulement voulu le voir, ils ont voulu l'entendre,

et dans maintes occasions ils l'ont forcé à prendre la parole.

Certes, il a parlé la plupart du temps dans les circonstances les plus désavantageuses, improvisant presque toujours (car le tourbillon des fêtes ne lui laissait pas un instant pour se recueillir) et s'adressant à des auditoires dont il ignorait les goûts, les idées et les sentiments.

Aussi croyons-nous, sans l'avoir entendu, et d'après le seul rapport des journaux, qu'il n'a pas été dans ces diverses circonstances aussi éloquent qu'il a coutume de l'être, quand il s'adresse à ses compatriotes. Il n'était pas possible qu'il en fût autrement ; et nous sommes d'avis que c'est un tour de force d'avoir pu parler ainsi forcément à temps et à contre-temps, et mériter les applaudissements et les éloges de ses auditeurs.

Ses compatriotes ont donc raison d'être fiers de lui ; car il a fait honneur à sa race et à son pays.

Ajoutons que le thème favori de ses dis-

cours était l'éloge du Canada et des Canadiens. Il l'a fait partout avec la chaleur d'un patriotisme ardent, et de manière à prouver sa confiance absolue dans notre avenir national.

Je lui sais gré tout particulièrement d'avoir prononcé cette parole, au banquet que lui ont donné les amis du Canada à Paris :

" Paris est la plus belle de toutes les villes ! Mais Paris avec toutes ses beautés ne parle pas à mon âme comme le rocher de Québec ! "

Cette parole n'est pas seulement agréable à nos oreilles québecquoises : elle est l'expression vraie et imagée du sentiment national chez les Canadiens-Français.

Quand ceux qui voyagent, ou qui vivent à l'étranger, songent au pays natal, et veulent en évoquer le cher souvenir, c'est l'image de Québec qu'ils voient passer devant les yeux de leur imagination.

Et tous les étrangers, Européens et Américains, qui visitent le Canada en rempor-

tent cette même image profondément gravée dans leur souvenir : Le rocher de Québec, baignant ses pieds dans le grand fleuve, et sa tête dans les nuages, portant une forteresse sur ses épaules, et à ses flancs accrochés ses pittoresques édifices symbolisant tout ce qui constitue la nationalité !

Voilà le tableau idéal qui parle à l'âme canadienne et dans lequel Sir Wilfrid a eu raison de montrer le Canada.

X

L'AVENIR DES COLONIES.

Les fêtes mémorables que nous venons de décrire ayant mis en relief l'importance toujours grandissante des colonies, on s'est demandé tout naturellement quel avenir attend ces vastes dépendances de l'Empire britannique.

Dans les journaux, dans les clubs politiques, dans les banquets où des hommes

d'Etat ont pris la parole, la question a été posée et discutée. Diverses solutions ont été proposées, et les penseurs ont plongé des regards plus ou moins prophétiques dans nos destinées futures.

Parmi les discours de Sir Wilfrid Laurier en Angleterre le plus important peut-être est celui qu'il a prononcé dans une réunion du Parti Colonial de la Chambre des Communes, présidée par Sir Charles Dilke.

Si le rapport qu'en ont fait les journaux est exact, Sir Wilfrid y aurait annoncé, comme devant s'imposer dans un avenir plus ou moins rapproché, la représentation directe des colonies dans le Parlement Impérial.

Il aurait soutenu que l'unité de l'Empire exige un changement dans les relations parlementaires entre la mère-patrie et les colonies ; qu'il devrait exister un grand *Conseil national*, ou un parlement fédéral, *impérial de fait* comme il l'est *de nom* ; et que cette représentation coloniale, dont

l'organisation serait peut-être difficile aujourd'hui, deviendra facile et simple quand l'Australie et l'Afrique du Sud auront formé des confédérations comme le Canada.

Quelques jours après, au banquet donné aux Premiers coloniaux par l'Honorable Compagnie des marchands de poisson (*Fishmongers*) Sir Wilfrid donna une autre forme à ses idées. Il déclara qu'il n'aimait pas le nom de *colonie* ; que ce nom impliquait chez les habitants de la mère-patrie une supériorité à laquelle ils ne prétendaient pas, et que le temps était proche où ce mot serait remplacé par un autre... Que les Canadiens étaient satisfaits de leurs relations présentes avec la mère-patrie, mais que dans un avenir prochain ils demanderaient quelque chose de plus à l'Angleterre.

Au banquet du Club Libéral National, (*Liberal National Club*), Sir Wilfrid avait déjà dit : qu'il croyait à l'existence future d'un Parlement britannique agrandi (*a parliament of Greater Britain*).

Ces expressions diverses, tombées de la bouche de notre Premier Ministre, sont graves, et elles soulèvent un grave et difficile problème.

Faut-il y voir un programme défini, ou seulement de vagues aspirations vers des changements possibles et lointains ? — La seconde hypothèse nous parait la plus vraisemblable ; car il serait prématuré dans la situation actuelle des colonies, qui est satisfaisante pour tous, d'engager l'avenir inconnu dans les termes d'un programme déterminé.

Pour notre part, nous n'avons pas l'intention de chercher la solution de l'obscur problême de l'avenir colonial. Nous voulons seulement indiquer les difficultés de celle qu'on a vaguement proposée.

Tout le monde semble reconnaître que le *statu quo* est pleinement satisfaisant ; et je ne sache pas que ni les colonies ni la mère-patrie s'en plaignent.

Mais tout le monde reconnaît aussi que

cet état de choses ne saurait durer toujours ; et les hommes politiques anglais et coloniaux se préoccupent naturellement de ce qui pourra suivre.

Dans le discours, dont nous avons cité quelques phrases, Lord Salisbury disait en parlant de l'empire colonial : " Nous faisons une grande expérience, une expérience qui n'a jamais réussi chez les autres peuples."

Cette parole de l'éminent homme d'Etat a besoin d'explications. Le régime colonial n'a pas été un succès chez les Français, et chez quelques autres peuples. Mais il a été un succès remarquable, et qui a duré plusieurs siècles dans l'empire romain.

Sans doute, il a pris fin, comme toutes les institutions humaines ; mais il a fini avec l'empire lui-même, et c'est quand Rome est tombée, victime de sa corruption et de ses abominations, que ses colonies sont devenues des nations.

Au point de vue exclusivement politique, Rome avait admirablement organisé son

système colonial, et ses nombreuses provinces lui étaient très attachées.

Tout autour de la Méditerranée, depuis la Syrie et la Grèce jusqu'à l'Espagne et l'Angleterre, alors nommée la Bretagne, sur la côte Africaine et jusqu'aux bords du Rhin, elle a pos-é lé pendant longtemps des colonies florissantes qui se disaient fières d'être romaines.

Et ce n'est pas par la force des armes qu'elle les gardait, mais par les bienfaits de la liberté et de sa civilisation. Elle leur laissait dans une large mesure cette liberté administrative que la France n'a jamais su donner à ses colonies ; et en retour du tribut qu'elles lui payaient elle leur construisait des routes admirables, des ponts qui subsistent encore en divers pays, des temples, des arênes, des théâtres, des thermes, des villes entières, faites à l'image de Rome.

Evidemment nous, chrétieens, savons tout ce qu'il y avait de pernicieux dans ces bienfaits de la civilisation païenne. Mais

ce vice était inhérent au paganisme, et quoiqu'il dût produire les fruits les plus funestes, et attirer le châtiment des Barbares, il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue païen la politique coloniale de Rome fut très habile, et longtemps couronnée de succès.

L'Espagne fut aussi une grande puissance coloniale, et elle a gardé ses colonies pendant plus de trois siècles. Mais elle a commis vis-à-vis d'elles la même faute que la France : elle ne leur a pas donné la liberté dont elles avaient besoin pour se développer et grandir, et c'est pour cela qu'elle les a perdues.

L'Angleterre a compris les leçons du passé sous ce rapport ; et elle s'efforce de faire mieux que la France, mieux que l'Espagne, mieux que l'ancienne Rome.

Son empire colonial est le plus vaste qui ait jamais existé. Il s'étend à travers les mers et les continents comme une immense ceinture autour du globe.

Son organisation est toute différente du régime colonial français qui est essentiellement centralisateur et autoritaire. Elle ressemble plutôt à celle de l'ancienne Rome.

Comme celle-ci, elle respecte, au moins dans une large mesure, la liberté, les mœurs, le culte et les lois de ses peuples coloniaux.

Comme Rome, qui avait un Préteur des étrangers jugeant les habitants des colonies suivant leurs lois nationales, Londres a son Conseil Privé qui nous juge d'après nos lois françaises et canadiennes, et qui juge les Indiens selon les lois de Manou.

Mais il y a entre l'Angleterre et Rome, au point de vue de leur politique coloniale . deux différences fondamentales.

Comme nous l'avons dit plus haut la civilisation païenne que Rome donnait à ses colonies portait en elle-même un germe de mort, tandisque l'Angleterre porte aux nations africaines et asiatiques la civilisation chrétienne qui éclaire, assainit et revivifie.

En outre, elle donne à ses colonies une mesure de liberté politique que Rome n'aurait jamais cru possible. Les Coloniaux britanniques se gouvernent eux-mêmes, avec une indépendance qu'on peut dire complète à l'intérieur.

Comme le disait très bien Sir Wilfrid, dans un des di-cours qu'il a prononcés à Paris : " Le lien qui nous attache à la Grande-Bretagne n'est pas un lien imposé par la force ; c'est un lien maintenu par l'affection et la gratitude—par la gratitude pour la grande nation qui protége à la fois nos intérêts et notre liberté."

Dans ces conditions, le régime colonial anglais devrait durer plus longtemps que ceux dont nous venons de parler, et qui sont des choses du passé.

Mais il ne faut pas perdre de vue que la vie des peuples n'est plus la même qu'autrefois ; que leurs développements et leurs progrès sont aujourd'hui bien plus rapides que jadis ; qu'ils arrivent bien plus tôt à l'âge adulte ; or l'âge adulte marque géné-

ralement la transition du régime colonial à l'indépendance.

L'évolution des peuples est d'ailleurs la grande loi de l'histoire, et rien ne peut enrayer ses transformations. Nulle force humaine ne peut empêcher un petit peuple de grandir, dès qu'il possède quelque vitalité, un territoire étendu, et des richesses naturelles à exploiter.

L'agrandissement du Canada est donc un des évènements les plus certains de l'avenir, et les pronostics de sa grandeur future sont visibles aux yeux de tous.

Mais par quelles phases passerons-nous avant d'arriver à cet avenir glorieux ? Verrons-nous un régime colonial d'un nouveau genre, avant que les colonies ne forment des nations indépendantes ?

Voilà le point obscur.

On parle de fédération impériale. Mais une fédération n'exigerait-elle pas l'abandon par les colonies d'une part plus ou moins étendue de leur autonomie ? Or, le

Canada serait-il disposé à faire les concessions nécessaires sous ce rapport ?

Il s'est formé et développé dans notre population un sentiment national très prononcé Ce sentiment national s'accommoderait-il d'un pacte fédéral qui le diminuerait ou le mettrait en péril ?

Dans son discours au banquet du Lord Maire de Londres, Sir Wilfrid disait, avec avec cette fière allure qui n'exclut pas la loyauté · " Nous sommes une nation."

C'est en effet notre prétention d'être une nation, quoique nous ne possèdions qu'une demi-souveraineté.

Mais quelle nation sommes-nous ? Nous sommes bien des sujets anglais ; mais nous ne sommes pas la nation anglaise. Nous en faisons partie cependant ; mais ce n'est pas Sa Majesté, ni son ministère qui nous gouvernent. Nous avons la souveraineté intérieure, et c'est pourquoi nous prétendons déjà être une nation.

Or cette souveraineté devra s'élargir

au lieu de se rétrécir dans un avenir plus ou moins éloigné, jusqu'à ce que nous devenions indépendants *de jure*, comme nous le sommes *de facto* dans une mesure satisfaisante.

Voilà le sentiment national dont l'existence est incontestable en Canada, et qui nourrit de hautes aspirations. Serait-il sage de proposer au peuple d'y renoncer ?

Sans doute, nous désirons tous voir la mère-patrie grandir ; et quand ses hommes d'Etat parlent d'une Angleterre agrandie, *a greater England*, nous entendons les nôtres avec plaisir faire écho à ce sentiment patriotique.

Mais nous ne voudrions pas d'un agrandissement accompli par l'absorption ou l'effacement de l'autonomie coloniale.

Quand donc on parle de l'unité de l'Empire, et de représentation coloniale dans un parlement britannique agrandi, on se demande naturellement quelle pourrait être la forme de l'union projetée, et bien des difficultés surgissent.

Non seulement la suppression même partielle de l'autonomie coloniale rencontrerait une vive opposition ; mais les législatures provinciales elles-mêmes ne renonceraient pas volontiers à leurs attributions.

Serait-il question de former un grand Conseil National, en dehors du Parlement Impérial, avec une juridiction particulière ? Mais croit-on que la Chambre des Communes et la Chambre des Lords abandonneraient leurs attributions sur des matières d'intérêt général ?

Mais supposons une institution de ce genre établie n'entraînerait-elle pas des charges ?

La mère-patrie ne dirait-elle pas aux colonies : "si vous prenez part au gouvernement de mes affaires intérieures, vous aurez à payer votre part d'impôts ; et si c'est dans mes relations extérieures que vous voulez intervenir vous devrez contribuer au soutien de l'armée et de la marine" ?

Le droit de représentation entraîne l'obli-

gation de l'impôt, comme le paiement de l'impôt donne droit à la représentation,

Nous ne faisons qu'indiquer quelques-unes des difficultés que pourraient faire naître des modifications constitutionnelles du régime colonial.

Nous ne disons pas qu'elles sont insolubles. Nous ne soutenons pas non plus que des relations plus étroites ne puissent pas être établies entre les colonies et la mère-patrie, et que celle-ci ne puisse pas élargir encore le champ des attributions et des libertés coloniales. Nous constatons seulement que le problême est posé, qu'il est compliqué et qu'il sera, tôt ou tard, pour nos hommes politiques un grave sujet d'étude.

Les monnaies anglaises donnent à notre souveraine le titre de Reine des Bretagnes, *Regina Britanniarum.* Les différentes contrées qui forment l'Empire britannique sont donc autant de Bretagnes. La première, mère des autres, est surnommée la Grande Bretagne ; mais ses filles sont, au

physique, bien plus grandes que leur mère, et il n'est pas téméraire de prédire qu'elles vont devenir des puissances et jouer un rôle important dans le monde.

Pour le moment, elles sont des colonies libres dans l'Empire libre, sous une seule Reine-Impératrice, et cette formule est assez large pour ne pas gêner leur essor.

Si des modifications deviennent nécessaires, elles se feront graduellement, d'une façon insensible, et probablement sans pacte écrit.

Les constitutions non écrites sont les plus élastiques et les plus favorables au développement normal des peuples, et au progrès régulier de la civilisation.

APPENDICES

APPENDICE A

LA FAMILLE ROYALE

Sa Majesté la Reine, née en 1819, couronnée en 1837 — Mariée en 1840 au Prince Albert de Saxe-Cobourg.

LEUR DESCENDANCE :

I. *Victoria-Adelaïde.*

Princesse Royale, née en 1840, épouse en 1858 le prince royal de Prusse qui fut plus tard l'empereur Frédéric III. Leurs enfants sont :

1° *Frédéric-Guillaume*, né en 1859.— Epouse en 1881 la princesse Auguste-Victoria de Schleswig-Holstein — Succède à son père comme empereur d'Allemagne, au mois de juin 1888 — Ont sept enfants dont six fils et une fille ;

2° *Charlotte*, née en 1860, mariée en 1878. N'a qu'une fille ;

3° *Henri*, né en 1862, marié en 1888, n'a qu'un fils ;

4° *Sigismond*, né en 1864, mort en 1866 ;

5° *Victoria*, née en 1866, mariée en 1890 ;

6° *Waldémar*, né en 1868, mort en 1879 ;

7° *Sophie-Dorothée*, née en 1870, mariée en 1889. A deux fils ;

8° *Marguerite*, née en 1872, mariée en 1893. A deux fils.

II. *Albert-Edouard*,

Prince de Galles, né en 1841, épouse en 1863 la princesse Alexandra de Danemark. Leurs enfants :

1° *Albert-Victor*, duc de Clarence, né en 1864, mort en 1892 ;

2° *George-Frédéric*, duc d'York, né en 1865, marié en 1893. A deux fils ;

3° *Louise-Victor,* née en 1867, mariée en 1889, a une fille ;

4° *Victoria-Alexandra,* née en 1868

5° *Maude-Charlotte,* née en 1869, mariée en 1896 ;

6° *Alexandre,* né en 1871. Mort en 1871.

III. *Alice-Maude-Marie,*

Née en 1843, mariée en 1862 au Grand-Duc de Hesse, morte en 1878. Leurs enfants :

1° *Victoria - Alberta,* née en 1863, morte en 1884.—Eut un fils et deux filles ;

2° *Elizabeth,* née en 1864, mariée en 1884 ;

3° *Irène-Marie,* née en 1866, mariée en 1888. A un fils ;

4° *Ernest-Louis,* né en 1868, mort en 1894 ;

5° *Frédéric-Guillaume,* né en 1870, mort en 1873 ;

6° *Victoria-Alice,* née en 1872, mariée en 1894 à l'empereur de Russie, a une fille ;

7° *Marie-Victoria,* née en 1874, morte en 1878.

IV. *Alfred.*

Duc d'Edimbourgh et duc de Saxe-Cobourg-Gotha, né en 1844, marié en 1874 à la grande duchesse Marie-Alexandrovna de Russie. Leurs enfants :

1° *Alfred-Alexandre,* né en 1874 ;

2° *Marie-Alexandra-Victoria,* née en 1875, mariée en 1893, a nn fils et une fille ;

3° *Victoria-Mélita,* née en 1876, mariée en 1894 ;

4° *Alexandra-Louise,* née en 1878 ;

5° *Béatrice,* née en 1884.

V. *Hélène,*

Née en 1846, mariée en 1866 au prince Christian de Schleswig-Holstein. Leurs enfants :

1º *Christian-Victor*, née en 1867 ;

2º *Albert-Jean*, né en 1869 ;

3º *Victoria-Louise*, née en 1870 ;

4º *Louise-Augusta*, née en 1872 ;

5º *Harold*, né en 1876, mort en 1876.

VI. *Louise*,

Née en 1848, épouse en 1871, le marquis de Lorne.

VII. *Arthur*,

Duc de Connaught, né en 1850, marié en 1879 à la princesse Louise Marguerite fille du prince Frédéric-Charles de Prusse. Leurs enfants :

1º *Marguerite*, née en 1882 ;

2º *Arthur-Patrice*, né en 1883 ;

3º *Victoria-Patricia*, né en 1886.

VIII. *Léopold*,

Duc d'Albany, né en 1853, épouse en 1882 la princesse Hélène de Waldeck. Mort en 1884. Leurs enfants :

1º *Alice-Marie*, née en 1883 ;

2º *Léopold*, né en 1884.

IX. *Béatrice-Marie-Victoria-Fédora,*

Née en 1857, mariée en 1885 au prince Henri de Battenberg. Leurs enfants :

1° *Albert-Alexandre,* né en 1886 ;

2° *Victoria-Eugénie,* née en 1887 ;

3° *Léopold-Arthur-Louis,* né en 1889 ;

4° *Maurice-Victor-Donald,* né en 1891.

Le prince de Battenberg est mort depuis.

APPENDICE B.

List of the colonies and possessions of the British Empire.

With figures of their area and population.

Published in 1897, by Howard and Jones, London.

Name.	*Area sq.m.*	*Date.*	*Population.*
In Europe—			
Gibraltar	2	1713	26,000
Malta, &c..	122	1814	168,000
In Asia—			
India (includ. Burma) ..	1,600,000	1858	292,000,000
Ceylon	25,365	1801	3,010,000
Cyprus	3,584	1878	210,000
Aden and Socotra	3,070	1839	44,000
Straits Settlements.. ..	*cir.* 25,000	1824	600,000
Hong Kong	30	1842	239,000
Labuan	31	1846	6,000
British North Borneo ..	30,000	1877	150,000
In Africa—			
Cape Colony	222,000	1814	1,530,000
Natal	20,500	1843	514,000
St. Helena	47	1673	4,000
Ascension	38	1815	200
Sierra Leone	4,000	1787	136,000
Gold Coast, &c.	39,060	1872	1,500,000
Mauritius, &c...	1,063	1814	378,000

Name.	*Area sq.m.*	*Date.*	*Population.*
In America—			
Canada Proper..	450,900	1760	circ. 5,000,000
New Brunswick	28,200	1763	
Nova Scotia	20,600	1713	
Manitoba	64,066	1813	
British Columbia, &c. ..	385,000	1858	
Western Territories.. ..	2,497,500	1670	
Prince Edward Island ..	2,000	1763	
Newfoundland..	42,200	1713	198,000
British Guiana..	109,000	1814	288,000
British Honduras	7,562	1798	31,500
Jamaica	4,193	1655	639,500
Trinidad and Tobago ..	1,754	1797	205,750
Barbados	166	1605	182,000
Grenada, &c.	133	1783	53,000
St. Vincent	140	1763	41,000
St. Lucia	246	1808	43,000
St. Christopher, Nevis, and Anguilla.. ..	153	1659	48,000
Dominica	291	1763	27,000
Montserrat, &c.	105	1632	16,000
Bahamas	5,794	1629	49,000
Bermudas	19	1612	15,500
Falkland I, & S. Georgia.	6,500	1770	2,000
In Australasia—			
New South Wales	310,700	1788	1,134,000
Victoria	87,884	1832	1,175,000
South Australia	903,690	1836	349,000
Queensland	668,500	1824	432,000
Western Australia	1,060,000	1828	50,000
Tasmania	26,215	1803	154,500
New Zealand	104,475	1845	668,000
Fiji	7,423	1874	122,750
New Guinea (British) ..	88,000	1884	150,000

Ces chiffres montrent éloquemment l'immense importance des colonies britanniques. Mais pour compléter ce tableau il faudrait y ajouter les *protectorats*, qui deviendront probablement des colonies, et qui forment une étendue de 2,240,400 milles carrés, avec une population de 36,210,000 habitants.

N'est-il pas merveilleux de voir cet immense empire colonial autour de ce petit Royaume-Uni qui ne mesure que 120,979 milles carrés, et qui ne compte que 39,465,720 habitants ?

Le total s'élèverait à près de 400 millions de sujets britanniques.

APPENDICE C

—

Liste des gouverneurs et des ministères qui se sont succédés en Canada, sous le règne de Sa Majesté, la reine Victoria.

1837

LORD GOSFORD

SIR JOHN COLBORNE

1838

LORD DURHAM

SIR JOHN COLRORNE

1839

LORD SYDENHAM (Poulet Thompson)

1841

Union des deux Canadas

LORD SYDENHAM

Ministère :

DRAPER-OGDEN

1842–1843

SIR CHARLES BAGOT

Ministères :

DRAPER-OGDEN

LAFONTAINE-BALDWIN

1843–1845

LORD METCALFE

Ministères :

LAFONTAINE-BALDWIN

VIGER-DRAPER

1845–1847

LORD CATHCART

Ministères :

VIGER-DRAPER

DRAPER-DALY

1847–1854

LORD ELGIN

Ministères :

Sherwood-Daly
Lafontaine-Baldwin
Hincks-Morin
McNab-Morin

1854–1861

SIR EDMUND HEAD

Ministères :

Taché-MacDonald
MacDonald-Cartier
Brown-Dorion
Cartier-MacDonald

1861–1867

LORD MONCK

Ministères :

Cartier-MacDonald
MacDonald-Sicotte
MacDonald-Dorion
Taché-MacDonald
Belleau-MacDonald

1867-1872

LORD LISGAR

SIR JOHN A. MACDONALD

Premier ministre

1872-1878

LORD DUFFERIN

SIR JOHN A. MACDONALD

Premier ministre 1872-1873

SIR ALEXANDER MACKENZIE

Premier ministre 1873-1878

1878-1883

LE MARQUIS DE LORNE

SIR JOHN A. MACDONALD

Premier ministre

1883-1888

LORD LANSDOWNE

SIR JOHN A. MACDONALD

Premier ministre

1888–1893

LORD STANLEY

SIR JOHN A. MACDONALD

Premier ministre

1893–1898

LORD ABERDEEN

Premiers ministres successifs

SIR JOHN THOMPSON
SIR JOHM ABBOTT
SIR MACKENZIE-BOWELL
SIR CHARLES TUPPER
SIR WILFRID LAURIER

APPENDICE D

LES CHATEAUX DE SA MAJESTÉ

Comme tous les souverains, la reine d'Angleterre a plusieurs résidences, toutes différentes les unes des autres, et possédant chacune un charme particulier. Il y en a qu'elle n'habite pas ; et nous voulons décrire seulement celles où il lui plait de résider.

WINDSOR.

Ma première visite au château de Windsor remonte à 1875, et j'en ai fait alors une description que je retrouve dans le premier volume de mes impressions de voyage " A Travers l'Europe." Je la reproduis ici :

Le château de Windsor est et restera le palais royal par excellence de l'Angleterre. Son antiquité et ses souvenirs en font une relique des plus précieuses : et sur ses murs

sont écrites les annales domestiques de la royauté anglaise.

Son site élevé qui domine la ville, et les campagnes environnantes, ses murailles massives, ses tours et ses bastions qui en font une forteresse, son aspect sévère, solennel, et sa magnificence en font un ensemble remarquable d'harmonie et de grandeur. On y sent battre le cœur d'Albion ; et quand un Anglais exilé regrette sa patrie, c'est Windsor qui doit se dresser au loin dans les mirages de ses souvenirs. C'est le *Home sweet Home* de la nation sinon de l'individu ; c'est le siège de son empire, le symbole de sa force et de sa durée, la réalisation monumentale de sa puissante suzeraineté.

Du haut des terrasses du château, la vue s'étend au loin et peut apercevoir d'un côté, les sinuosités de la Tamise, qui se déroule au milieu des prés verts et des bouquets d'arbres, et de l'autre la ville de Windsor qui se groupe au pied du château pour lui jurer obéissance. En arrière

s'étend le parc, qui est l'un des plus beaux que l'on puisse voir, et dans lequel on a multiplié les embellissements pour l'amusement des princes et des princesses

Windsor a une histoire antique dont les commencements sont un peu obscurs; mais, comme en beaucoup d'autres endroits de l'Angleterre, le premier nom historique qui y ait laissé des souvenirs est saint Edouard-le-Confesseur. Partout où les saints passent, ils laissent une empreinte profonde ; et l'on dirait que leurs œuvres, même matérielles, participent de l'immortalité de leurs mérites.

Saint Edouard y installa un cloître. Guillaume le Conquérant y bâtit une citadelle. Les deux vont bien ensemble, car un cloître est aussi une forteresse dans l'ordre spirituel. La citadelle protégea le cloître, et le cloître défendit la citadelle. Les abbés ont disparu, mais leurs cellules sont restées : et qui sait si elles n'attendent pas le retour de leurs hôtes primitifs ?

La chapelle de Saint-Georges les recon-

naitrait, et leur ouvrirait ses portes : car elle date du XVe siècle et appartient au catholicisme. C'est un monument splendide qui comme l'abbaye de Westminster, a gardé le cachet catholique. La nef avec ses admirables sculptures et ses riches ornements, les vitraux coloriés avec leurs symboles et leurs portraits historiques, le chœur avec ses stalles somptueuses destinées au Souverain, aux princes du sang, aux rois étrangers, aux chevaliers de la Jarretière, et chargées de blasons, d'emblêmes héraldiques, d'écussons et de bannières, tout cet ensemble magnifiquement éclairé, m'a jeté dans l'admiration.

Depuis Edouard IV, qui fut placé sur le trône par Warwick, le *faiseur de rois*, et qui a bâti cette chapelle de Saint-Georges, bien des rois, des reines, des princes et des princesses sont venus dormir leur dernier sommeil sous ces dalles funèbres. Les princes de la maison régnante, Georges III, Georges IV et Guillaume IV y reposent.

Je n'ai pas l'intention de décrire le laby-

rinthe de cours, d'édifices, de tourelles, de donjons qui composent Windsor, non plus que la série des splendides appartements de l'intérieur.

Mais il convient de mentionner spécialement la *Chambre d'Audience de la Reine*, dont les murs sont couverts de tapisseries des gobelins qui racontent l'histoire d'Esther de Mardochée et d'Aman : la *Salle Van-Dyck*, ainsi nommée parce qu'elle contient vingt-deux portraits de ce peintre célèbre, presque tous consacrés à Charles 1er et à sa famille : La *Chambre de Waterloo* qui est une véritable galerie de portraits militaires : La *Salle du Trône* et la *Salle de bal* : La *Salle Saint-Georges*, d'une longueur de deux cents pieds, où se font les cérémonies d'admission dans l'ordre de la Jarretière, et qui contient les portraits des souverains de cet ordre : et enfin la *Grand'Chambre*, qui a l'aspect d'un musée d'armures.

Je n'ai indiqué que les principaux appartements de ce merveilleux château, et je

serais fort embarrassé de vous décrire le dédale de corridors, d'escaliers, de cours et de poternes qui vous y conduirait.

Mais il ne faut pas oublier la *Tour Ronde*, dont les sombres crénaux dominent tout cet écrin de bijoux antiques. C'est un entassement circulaire de moellons noircis, un nid de vautour au sommet d'une montagne, une tannière, digne du Lion britannique, accroupi sur son île et grinçant des dents pour la défendre.

Ce vieux donjon, eût jadis un emploi très important, et renferma d'illustres prisonniers d'Etat, même des rois—ce qui sans doute lui a donné son air hautain. Mais depuis Georges II, on lui a enlevé cet office, qu'on a confié à la *Tour de Londres,* sa jeune sœur, bâtie comme lui par Guillaume le Conquérant, dit-on. Le vieux donjon n'a donc plus rien à faire qu'à se laisser vivre : et il est soigneusement entretenu par l'Etat.

Quand on le fait causer — ce qui ne lui est plus défendu comme jadis — il raconte

des histoires pleines d'intérêt et même des aventures galantes dont il a gardé le souvenir.

*V*oyez-vous ce jardin qui grimpe la colline, et qui s'étend jusqu'à la muraille comme pour lui offrir un bouquet ? Un jour—c'était au commencement d'un printemps du XVe siècle — une femme très belle, Jeanne de Beaufort, y vint promener ses rêves, peut-être ses ennuis. A travers les barreaux de son cachot, un prisonnier d'Etat l'aperçut et en devint amoureux. Il était roi, et l'amour en fit un poète dont les vers ont survécu. Sa captivité fut longue, mais quand les portes de sa prison s'ouvrirent, Jacques II remonta sur le trône d'Ecosse et il y fit asseoir avec lui celle dont un regard avait illuminé sa prison.

Un autre poète a longtemps soupiré dans un cachot voisin. C'est le comte de Surrey, que sa vie aventureuse et ses vers non moins que ses amours ont rendu célèbre. On l'a surnommé le Pétrarque de l'Angleterre ; mais il n'avait pas comme le poète

italien le tort grave d'aimer la femme de son prochain ; car la belle Géraldine était libre.

A l'âge de 28 ans, il sortit de la *Tour Ronde,* non pas comme Jacques II pour placer en même temps sur son front les diamants de la couronne et les roses de l'hymen, mais pour poser sa tête sur le billot, où sans cause valable le cruel Henri VIII la fit tomber.

OSBORNE.

J'ai visité l'île de Wight, il y a quelques années, et l'on ne saurait trouver rien de plus enchanteur sous les latitudes septentrionales. C'est un bouquet de feuillages et de fleurs plongeant ses racines dans la mer, et dont la verdure, un peu sombre il est vrai, garde au moins une perpétuelle fraicheur.

Le château d'Osborne occupe dans cette ile un site idéal. C'est un bel édifice en pierre blanche, surmonté de deux tours carrées, massives et imposantes.

Bâti sur une colline qui domine les environs, entouré de jardins et de bois magnifiques, il commande une vue splendide de la mer, et il entend le murmure de ses vagues Des allées en pente douce, ombragées de grands arbres conduisent jusqu'à la grève qui est à la fois solitaire et peuplée d'harmonies.

Son grand charme est dans l'admirable paysage qui l'entoure. Il a toutes les attractions du parc anglais et tout le comfort du *home*. En même temps, il n'y a pas un endroit dans les Iles Britanniques où la température soit plus douce et se rapproche davantage des climats du Midi.

L'intérieur du château est somptueux. Outre les appartements particuliers de la reine il contient une chapelle, des salons d'État, une Chambre du Conseil, une longue galerie ornée de statues, de portraits et autres objets d'art, une chambre de billard, et une belle salle à diner, riche en vases précieux, en verreries et en porcelaines de Sèvres.

C'est en hiver que Sa Majesté va résider quelque temps à Osborne, et voici l'emploi qu'elle fait généralement de ses journées :

Elle ne se lève guère avant neuf heures, et prend une tasse de thé ou de chocolat. Après sa toilette, et la prière du matin dans la chapelle, elle prend un léger déjeûner consistant en gruau, pain, beurre, avec des œufs.

Puis, elle fait le dépouillement de sa correspondance, et le travail que lui imposent les affaires d'Etat, qu'elle accomplit avec l'assistance d'un membre du cabinet.

Cela prend généralement beaucoup de temps. Elle sort ensuite, et se promène lentement dans une voiture basse trainée par un âne, à travers le parc et les jardins.

A 2 heures P. M. elle prend son déjeûner, avec les membres de sa famille et les hôtes du château. A 4.30 heures le thé. Puis, une longue promenade en voiture à Cowes, ou dans les campagnes et les villages environnants.

Si le temps n'est pas favorable, la promenade est remplacée par d'autres distractions, musique, dessin, lecture ou tricot.

Le soir, diner, suivi de quelques amusements.

BALMORAL

Quand Sa Majesté voyage sur le Continent, elle prend souvent le titre de " comtesse de Balmoral." C'est presque l'incognito, car le château de ce nom n'est guère connu.

C'est la résidence favorite de notre reine pendant l'été. Elle est bâtie dans un endroit très pittoresque au milieu des montagnes d'Ecosse, si riches en beautés de tout genre.

Ce qu'elle a de plus remarquable comme construction c'est son immense tour carrée, toute blanche, surmontée de quatre tourelles, et d'où la vue s'étend sur les paysages les plus variés et les plus accidentés.

Tout autour les montagnes, couvertes

de grands bois, s'étagent les unes audessus des autres, et forment un immense amphithéâtre de verdure. Les ruisseaux en descendent en cascades, y creusent des ravins, arrosent les vallons fleuris, et vont alimenter ici la rivière *Dee*, et là des lacs et des étangs.

La reine affectionne tout particulièrement ce coin de terre qu'elle a appelé quelque part " un paradis," parce qu'elle y trouve un peu d'isolement avec la vie calme et paisible de la famille. Il lui rappelle d'ailleurs mille souvenirs bien chers du Prince Consort qui l'avait orné et embelli.

C'est à Balmoral qu'elle a écrit ce journal auquel elle a donné pour titre : " Leaves from the Journal of Our Life in the Highlands " et qu'elle a dédié : " A la chère mémoire de celui qui a été la joie et le bonheur de ma vie."

Divers monuments y perpétuent le souvenir de son époux et de ses chers enfants morts, la princesse Alice et le duc d'Albany.

C'est Balmoral qui a été témoin des amours de sa fille aînée avec l'empereur Frédéric d'Allemagne. C'est à Balmoral que la princesse Louise et le marquis de Lorne se sont fiancés. C'est à Balmoral que le duc et la duchesse d'Albany ont passé leur lune de miel, et que la princesse de Battenberg a donné le jour à sa fille Ena.

Ce pittoresque château est donc tout peuplé de souvenirs domestiques ; on comprend pourquoi Sa Majesté y reste attachée, et avec quel bonheur elle y retourne quand reviennent la belle saison et les jours de soleil.

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICES

TABLE DES ILLUSTRATIONS